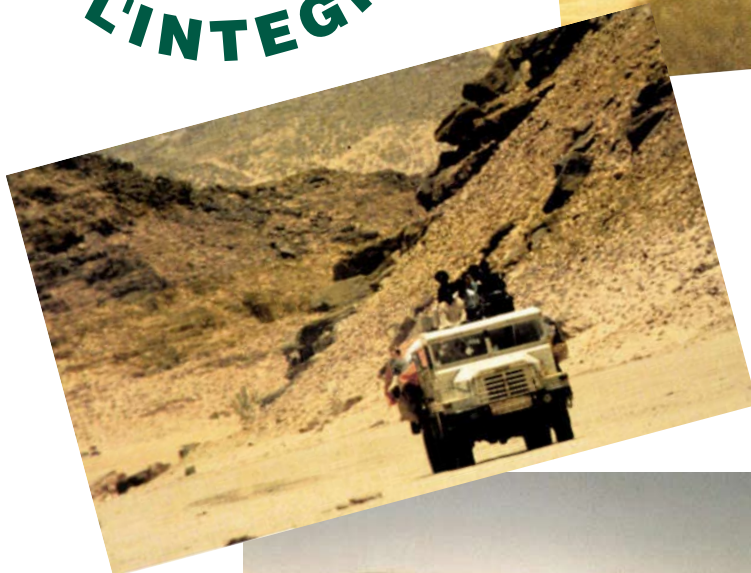


OSEZ LA DIFFÉRENCE  
LE CINÉMA  
POUR L'INTEGRATION



# CHEB



un film de Rachid Bouchareb

Dossier pédagogique

**ECRAN LARGE**  
SUR TABLEAU NOIR

Centre culturel  
LES GRIGNOUX

## Sommaire

- Merwan a dix-neuf ans, il est Algérien mais vit en France depuis l'âge d'un an. Suite à une « bêtise », il est expulsé et se retrouve dans « son » pays dont il ne connaît ni la langue ni les mœurs. Là-bas, les seules portes qui s'ouvrent à lui sont celles de la caserne : obligé d'accomplir son service militaire, il est envoyé en garnison au milieu du désert. Et pour Malika, sa petite amie restée en France, la situation ne se présente pas mieux : afin de retrouver Merwan, elle prend le prétexte de vacances chez un oncle en Algérie, mais celui-ci la séquestre bientôt à la maison. C'est toute la problématique du déracinement, de l'identité et des origines, qui est exposée ici, en même temps que le mythe du « retour », volontaire ou contraint, est battu en brèche.
- Le dossier développe les principaux thèmes du film. Il aborde d'abord les problèmes de l'immigration, notamment à travers des extraits d'œuvres littéraires : les jeunes « Beurs » ont en effet produit depuis plusieurs années des textes de grande qualité mais peu connus. La seconde partie présente l'Algérie sous différents aspects : géographie, société et histoire. Ces différents repères doivent permettre aux spectateurs de percevoir de façon élargie le contexte du film.

**OSEZ LA DIFFÉRENCE**

**LE CINÉMA POUR L'INTÉGRATION**

*Dans cette collection sont repris des dossiers pédagogiques portant sur des films qui se signalent par leur esprit de tolérance et d'ouverture aux autres.*

*Au-delà des stéréotypes racistes, cette collection entend ainsi, à travers le cinéma, faire dialoguer hommes et femmes appartenant à des horizons divers et les aider à partager histoires, patrimoines, cultures, vécus, tous différents et tous d'égale valeur.*



Vinciane Fonck

Un dossier pédagogique réalisé par  
le centre culturel Les Grignoux

# CHEB

---

## Cheb

un film de Rachid Bouchareb  
France / Algérie, 1991, 1 h 22  
Avec Mourad Bounaas,  
Nozha Khouadra, Pierre-Loup Rajot

---

## Écran large sur tableau noir

« Écran large sur tableau noir » est une collection de dossiers pédagogiques, mais c'est aussi une **programmation de films** à destination du public des élèves et des enseignants.

Chaque année, les cinémas participant à « Écran large sur tableau noir » proposent, en matinées scolaires, un vaste **programme de films de qualité** que les élèves, du maternel au supérieur, peuvent découvrir pour un prix modique avec leurs professeurs. Ces films sont retenus à la fois pour leur caractère accessible à un large public d'enfants et d'adolescents et pour la richesse de leur mise en scène ou l'intérêt des thèmes qu'ils abordent.

Les enseignants qui participent à ces matinées avec leurs élèves se voient remettre gratuitement un dossier pédagogique « Écran large sur tableau noir » sur le film choisi.

Pour la saison 2006-07, les cinémas participant à « Écran large sur tableau noir » sont les suivants :

À **Liège**, les projections ont lieu au cinéma **Le Parc**, 22, rue Carpay, 4020 Liège-Droixhe ou au cinéma **Churchill**, 20, rue du Mouton Blanc, 4000 Liège. Réservation et renseignements au (0)4 222 27 78.

À **Amay**, les projections ont lieu au cinéma **Les Variétés**, 2, rue Entre deux Tours, 4540 Amay. Réservation et renseignements au **Centre Culturel d'Amay** au (0)85 31 24 46.

À **Bastogne**, les projections ont lieu au cinéma **L'Écran**, 195, rue du Sablon, 6600 Bastogne. Réservation et renseignements au **Centre Culturel de Bastogne** au (0)61 21 65 30.

À **Bruxelles**, les projections ont lieu à l'**Arenberg-Galleries**, Galerie de la Reine, 26, 1000 Bruxelles et au **Flagey**, rue du Belvédère, 25, 1050 Bruxelles. Réservation et renseignements au (0)2 514 35 02.

À **Charleroi**, les projections ont lieu à l'**Espace Paradiso** du cinéma **Marignan**, 53, boulevard Tirou, 6000 Charleroi. Réservation et renseignements au (0)71 31 44 80. Ainsi qu'au cinéma **Le Parc**, 58 rue de Montigny, 6000 Charleroi. Réservation et renseignements au (0)71 31 71 47.

À **Durbuy**, les projections ont lieu au **Foyer culturel**, Grand' Rue 40 A, 6940 Barvaux. Réservation et renseignements au (0)86 21 98 71.

À **Gembloux**, les projections ont lieu au cinéma **Royal**, 55b rue du Moulin, 5030 Gembloux. Réservation et renseignements au **Centre culturel** au 081 61 38 38.

À **Huy**, les projections ont lieu au **Centre culturel de l'Arrondissement de Huy**, avenue Delchambre, 7a, 4500 Huy. Réservation et renseignements au (0)85 23 53 18.

À **La Louvière**, les projections ont lieu au cinéma **Stuart**, 16, rue Sylvain Guyaux, 7100 La Louvière. Réservation et renseignements au **Centre Culturel régional du Centre** au (0)64 21 51 21.

À **Marche**, les projections ont lieu au cinéma **L'Écran**, place de l'Étang, 6900 Marche-en-Famenne. Réservation et renseignement à **Cinémarche** au (0)84 31 46 89.

À **Mons**, les projections ont lieu au cinéma **Plaza Art**, 12, rue de Nimy, 7000 Mons. Réservation et renseignements au (0)65 35 15 44.

À **Namur**, les projections ont lieu au cinéma **Forum**, rue du Belvédère, 41, 5000 Namur. Réservation et renseignements au (0)81 73 64 69.

À **Tournai**, les projections ont lieu à **Imagix**, 60 boulevard Delwart, 7500 Tournai. Réservation et renseignements à la **Maison de la Culture** (Bruno Delmotte : primaire ; Valentin Huvenne : secondaire) au (0)69 25 30 80.

À **Verviers**, les projections ont lieu au cinéma **Movie West**, boulevard des Gérardchamps, 4800 Verviers. Réservation et renseignements au (0)87 53 93 60 ou (0)473 31 08 58 (Albert d'Affnay).

À **Welkenraedt**, les projections ont lieu au **Centre culturel**, 10 rue Grétry, 4840, Welkenraedt. Réservation et renseignements au 087 89 91 72.

À **Cowin** et **Libramont**, les projections sont organisées par **Écrans de Wallonie**. Réservation et renseignements au (0)61 61 29 89.

« Écran large sur tableau noir » est une manifestation organisée par le centre culturel Les Grignoux (Liège)

## SOMMAIRE

<b>PRÉSENTATION</b>	<b>5</b>
Entretien avec RACHID BOUCHAREB réalisateur de <i>Cheb</i>	8
<b>PREMIÈRE PARTIE - Regards sur l'immigration</b>	<b>13</b>
1. Vers quel Eldorado ?	13
2. Ni d'ici, ni de là-bas	20
3. Racisme et xénophobie	25
<b>DEUXIÈME PARTIE - l'Algérie</b>	<b>41</b>
A. Une terre de sable et de lumière: du mythe à la réalité	41
B. La société algérienne	44
C. L'Algérie hier et aujourd'hui	46

Écran large sur tableau noir



© Centre culturel Les Grignoux





## PRÉSENTATION

Étroitement associé à la violence et à la délinquance, le jeune immigré maghrébin semble, aux yeux d'une grande part des médias, ne pas devoir échapper à cette triste alternative identitaire : criminel ou victime de « bavures », policières ou autres, son destin paraît être fatalement lié à la mort.

Loin de se conformer à un discours médiatique aussi caricatural et hyperbolique, le cinéma et la littérature attestent pourtant bien souvent d'un vécu très difficile : inscrites presque de manière systématique dans un seul et même espace clos — la ville, et surtout la banlieue, en somme tous ces lieux d'exclusion et de marginalité —, bon nombre de ces œuvres nous parlent d'abord de violence, de mal être avec, en arrière fond, l'image mythique et idéalisée d'un passé révolu, d'un pays d'origine à l'imagerie séduisante et folklorique.

Or si le fantasme du retour au pays pouvait alimenter les rêves des immigrés de la première génération et motiver de réelles démarches pour y construire l'avenir (la construction d'une maison, par exemple), il n'en va pas de même pour leurs enfants. Pour ceux-ci en effet, leur terre, c'est « le pays où ils ont grandi » : la France, la Belgique, l'Allemagne,... et non plus l'Algérie, la Tunisie ou le Maroc, qu'ils ne connaissent le plus souvent qu'en paroles et en images. Car s'ils côtoient toujours la culture d'origine au sein de la cellule familiale au travers des traditions et des croyances de leurs parents, ainsi que par l'observation de certaines règles de vie musulmanes, les jeunes Beurs vivent quotidiennement dans un espace social beaucoup plus large, défini d'abord par le milieu scolaire. Baignés dans la culture occidentale depuis la tendre enfance, ils ne peuvent guère projeter dans l'avenir un éventuel retour au pays.

Pour traiter du « mal-être » de ces jeunes immigrés, Bouchareb, le réalisateur de *Cheb*, a choisi d'envisager le cas de Merwan non pas avant mais après son expulsion. Nous ne connaissons pas les circonstances qui entourent cette mesure — Merwan ne parle que de simples « conneries » —, nous en mesurerons seulement les tristes répercussions pour un jeune homme de 19 ans, qui ne peut pas se sentir Algérien à part entière. L'Algérie devient le cadre d'une confrontation entre le mythe du retour, idéalisé par les premiers immigrés, et une réalité singulièrement plus cruelle dès lors qu'elle apparaît au travers du regard occidentalisé de Merwan. *Cheb* ne nous parle d'ailleurs pas du tiraillement entre deux cultures : Merwan, élevé en France, se sent Français; au soleil, aux tonalités ocres et dorées du désert, il préfère « le ciel gris, les champs de patates et les champs de betteraves ». Le mythe du retour n'est donc pas pulvérisé, mais pour quantité de jeunes expulsés arbitrairement, il a changé de lieu, d'objet et de sens; chaque image, chaque désir est donc bien une affaire de racines, de nostalgie : là où le soleil, le sable et le ciel bleu accablent, la grisaille et la monotonie des champs font rêver, et vice et versa. Il y a d'un côté le vécu, de l'autre, l'imaginaire et l'errance. Entre les deux, la coupure est nette et cela, Bouchareb le signifie clairement dès la fin du générique : un bruit de lourde porte qui se ferme et un mur de briques rouges où viennent s'inscrire en blanc les lettres du mot « cheb » (qui signifie « jeune » en arabe);



le mur, symbole d'une communication impossible, isole et coupe deux univers. Indéfini, insituable, il ne montre rien, sinon la béance et le vide. A la différence d'un grillage, il ne laisse même pas passer les regards. Il renvoie seulement à ce qui est au-delà de lui et qui ne sera jamais montré, qui ne peut être que deviné, anticipé ou remémoré.

Coupure entre le générique et le film, entre la « réalité » (la séquence générique rassemble des images documentaires issues d'archives) et la fiction, entre l'Algérie et la France, entre le passé et le présent, le mur est aussi, dans *Cheb*, l'obstacle sur lequel viennent buter les souvenirs, les rêves et les désirs, comme lorsque Merwan, perdu dans la contemplation d'une cérémonie Touareg, imagine qu'il rentre en France et retrouve ses proches.

Et puis il y a le désert, autre figure emblématique du film : le désert, espace qui, dans l'imaginaire, apparaît sans début ni fin. Par sa continuité infinie, le désert représente le vide : il ne peut être que lieu de passage et d'errance... C'est aussi le lieu de l'homme mis à nu, privé d'espace spécifique et donc d'identité, le lieu d'un impossible enracinement...

En regard, Bouchareb ouvre son film par un document d'archives montrant l'effondrement d'une cité de banlieue : effacement cette fois de l'espace propre des immigrés, négation symbolique mais en même temps bien réelle de leurs fragiles racines européennes.

Sans racines, le jeune Beur ne peut pas avoir vraiment d'identité. Significativement délesté de son passeport et dépouillé de sa valise, Merwan se voit, dès son arrivée, dénué de toute marque identitaire et traces de sa personnalité intime. De manière tout à fait expressive, nous le découvrons seul dans le désert, le visage d'abord dissimulé. Quant à Malika, c'est en gommant son identité de femme qu'elle parviendra à échapper aux vagues d'hostilité déclenchées par le jeune couple illicite qu'elle forme avec Merwan. Tandis qu'elle renonce à son épaisse chevelure et qu'elle se déguise en garçon, Merwan, lui, sera obligé de vivre la vie d'un autre pour échapper à son destin algérien et vivre enfin à nouveau en France. Prenant l'identité d'un jeune insoumis, il accomplira à sa place le service militaire en France. Plus profondément, ces altérations de la personnalité que doivent subir les deux protagonistes du film soulignent les crises identitaires fatalement vécues tôt ou tard par les immigrés.

De sang algérien mais de culture occidentale, Merwan subira doublement sa condition : immigré algérien en France, il est, en Algérie, un immigré français. Dès son arrivée sur le sol natal, il est interpellé à la fois comme immigré et comme voyou par les officiers de la police et de l'armée. Ici encore, l'équation fonctionne et les équivalences sont claires; nous comprenons d'emblée que tout problème lié à l'identité ne se vit pas qu'à un niveau individuel mais est aussi, et peut-être surtout, une question d'ordre social. Merwan se sent Français, mais la mesure d'expulsion qui le frappe montre clairement que la France ne lui accorde pas ce statut. De la même manière, l'Algérie — terre natale où il n'a vécu que quelques mois —, ne le considérera pas non plus comme l'un de ses ressortissants. Cette situation inconfortable se trouve résumée symboliquement par les deux séquences parallèles évoquant, en Algérie puis en France, les difficultés du jeune homme à s'insérer dans les rangs de l'armée. La référence au service militaire, symbole le plus puissant et le plus visible de l'identité nationale, est en effet lourde de sens. Aussi bien dans les rangs de l'armée algérienne qu'au sein du peloton français, la présence de Merwan est







ressentie comme anormale : d'un côté, il ne comprend pas l'arabe et ne peut obéir aux ordres de ses supérieurs, de là l'hostilité de l'adjudant et les moqueries de ses compagnons d'armes; de l'autre côté, il ne connaît pas les paroles de la Marseillaise et oppose au chant exalté de ses valeureux compagnons un silence embarrassé...

Au rejet passif ou affirmé auquel Merwan se trouve confronté en Algérie fait écho la séquence générique du film : des images de reportage y montrent d'importantes manifestations contre le racisme. Présentées de manière syncopée et elliptique, ces courtes scènes imprégnées de violence désignent avec beaucoup de force l'impasse à laquelle est acculé le jeune Beur, rejeté simultanément des deux communautés qui l'environnent et qui ne lui offrent décidément aucun point d'ancrage.

Rachid Bouchareb a formalisé tous ces thèmes, de l'exclusion à la perte d'identité, par une mise en scène extrêmement efficace.

Pour signifier l'écart entre deux cultures, il oppose au générique, noir et agressif, une Algérie vue d'abord d'un point de vue exotique, comme elle pourrait apparaître aux yeux d'un simple touriste : ses hautes dunes, ses tribus « pittoresques » de Touaregs, ses médinas labyrinthiques parcourues au ralenti par de longs travellings...

Plus formellement encore, il envisage le temps et l'espace de son film sans continuité, à l'image de la vie de Merwan, elle-même découpée arbitrairement en tranches. Hormis le générique, les premières images nous montre Merwan seul au milieu des dunes. En quelques plans fixes de courte durée, l'espace est décrit et cerné. Merwan, lui, reste non identifié. Il faut attendre la seconde moitié du film pour comprendre qu'il vient de désertier. Entre temps, deux flash-backs emboîtés nous font parcourir à l'envers la trajectoire du jeune homme : son arrivée en Algérie d'abord, son expulsion signifiée par le juge du Palais de Justice de Roubaix ensuite. Travail sur le passé et la mémoire, cette remontée du temps par paliers accroche des fragments d'existence à la fois épars et étroitement imbriqués, indiquant bien l'éclatement et le « non-sens » d'une telle vie.

Prolongeant et développant tous ces thèmes, le chapitre qui suit se donne un double objectif : d'une part, rendre des proportions humaines à un problème souvent abordé par les médias par le biais de faits anecdotiques et sensationnels, ou plus scientifiquement sur base de données objectives mais abstraites, et d'autre part, faire découvrir les jeunes écrivains beurs, dont l'œuvre est à la fois riche et peu connue.

Une série d'extraits littéraires regroupés par thème proposeront donc une multiplicité de regards neufs sur l'immigration et les problèmes qui lui sont inhérents

Quant au second chapitre, il s'attachera à décrire les particularités de l'Algérie : sa géographie physique et humaine, son évolution historique, ses options économiques et politiques, les événements qui s'y sont déroulés récemment...





## Entretien avec RACHID BOUCHAREB réalisateur de *Cheb*

(28 janvier 1991)

### *D'où vient l'idée du film ?*

J'étais en vacances dans ma famille en Algérie. En fouillant dans la bibliothèque de ma soeur, je suis tombé sur un article de presse relatant une expulsion. Ce fut le déclic. Tout s'est additionné. Je me suis dit que j'étais là en Algérie, en vacances, que tout allait bien. Mais si du jour au lendemain, si on me virait de France et que je doive vivre en Algérie toute ma vie, quelles seraient mes réactions. Ce serait violent, difficilement supportable. À partir de ces sentiments et de ces émotions brutes naquit la première idée du film. Puis d'autres éléments sont intervenus. On a développé le scénario avec Bahloul jusqu'à la mouture définitive structurée avec Christian Zerbib.



### *Quelle est ta réalité propre par rapport à ce témoignage ? Cela pourrait-il t'arriver ?*

Non, bien sûr. La réalité est ce que je vois et observe en Algérie. C'est vrai que j'y suis comme un touriste. Je vois ma famille, mes copains et vais dans des endroits superbes. Y vivre, c'est différent pour des personnes dans ma situation. On a une sorte de bi-culture. Mais cette dualité est intéressante. Je pense qu'elle m'a guidé pour ce film.

Quoi qu'il en soit, je suis né à Paris, j'ai grandi dans la banlieue Nord, et une partie de ma famille y vit. C'est là que s'est déroulée ma jeunesse. Mes amis sont là... J'y suis affectivement attaché.

### *Ton premier long métrage « Baton Rouge » était consacré plus directement aux jeunes de la banlieue et au rêve américain. Avec Cheb, c'est le rapport de l'immigré au pays d'origine...*

Pour les jeunes issus de l'immigration, leurs rêves et leurs manières d'être étaient américains il y a quelques années. Ils voulaient aller aux Etats-Unis et écoutaient de la musique américaine. Aujourd'hui, ils ressentent plus le besoin de voir ce qui se passe du côté de leurs racines...

Pour ma part, je ne l'exprime pas comme un besoin. Si mon premier film montrait une dérive aux États Unis et non vers le Maghreb, c'est parce que je me sentais impliqué dans un culturel basé sur l'Amérique (musique, cinéma,...). Mais j'étais dans la peau de l'immigré américain, du noir, du déraciné... J'écoutais de la musique black... Même si je n'avais pas à l'époque de confrontation directe avec mon pays d'origine, l'Algérie.





Maintenant, j'aborde le mythe du rêve du retour aux origines, dans lequel chaque immigré a toujours vécu. Mais la réalité, c'est que partir avec la famille en Algérie, ça ne s'est jamais fait et ça ne se fera jamais. C'est donc à partir de la confrontation entre le mythe du retour et la réalité quotidienne de vivre en Algérie que *Cheb* s'est construit.

*Malgré la beauté des images, on sent un regard noir posé sur l'Algérie...*

Je suis très attaché à ce pays. Il n'y a pas que des choses négatives. Ma plus grande envie est d'ailleurs de vivre aux portes du désert...

Mais il faut comprendre la situation des personnages. Malika a toujours vécu en France. Elle ne comprend que quelques mots d'arabe, et se trouve confrontée à la situation de la femme en Algérie. Le décalage est d'une violence inouïe.

Ils sont tous deux déracinés et leur périple est une fuite en avant dans un pays qui leur semble hostile. Ce voyage aurait pu se passer en France avec la même violence et la même incompréhension de l'immigré, les mêmes contraintes administratives et les expulsions...

C'est l'itinéraire de deux personnages et leurs rapports conflictuels face à un univers étranger qui est ma base de départ.

Contrairement à ce que pourront dire certains, ce n'est pas un film « anti-algérien ». Je me bats pour que les choses changent et évoluent par rapport au statut du « beur ». Les textes législatifs algériens présentent le « beur » comme un Algérien à part entière... mais la réalité est autre. Les mêmes textes français le présentent comme un Français à part entière. Mais la réalité est autre également. Résultat, le beur se « paye » un sac à dos chargé de pavés de chaque côté.



*Le héros n'est pas un Français d'origine algérienne. C'est un Algérien qui vit en France et tombe sous le coup de la loi d'expulsion. Pourquoi ce choix ?*

Les jeunes qui naissent en France sont effectivement reconnus français et ne peuvent être expulsés. Mais beaucoup de jeunes de 20 ans ne sont pas dans ce cas. Ils sont nés en Algérie et sont venus en France à 1 mois ou à 1 an. Et là tout change... Qu'ont-ils de différent ? Pour moi, c'est une injustice difficile à digérer.

*Quels ont été les détails du « montage » du film, les obstacles à la production ?*

J'ai écrit une dizaine de pages. Il n'était pas possible que l'Algérie ne participe pas au film. Seul ce pays m'intéressait, et pas un autre pays du Maghreb. Je l'ai proposé au Directeur de l'ENPA (Entreprise Nationale de production audiovisuelle). L'accord était là. J'ai foncé et fini le scénario. L'ENPA a assuré une grosse partie de la production sur place. La collaboration a été totale, de même que celle de l'armée. J'ai eu les meilleurs moyens, sans aucune contrainte. J'avais des hélicoptères, des camions, des jeeps, une garnison de 1500 hommes... Tout était planifié, sans problèmes. C'est le meilleur régisseur qu'on puisse avoir !





*Est-ce une attitude nouvelle par rapport à l'ostracisme qui frappait auparavant?*

L'Algérie est en train de changer. Il y a plus de partis, plus de liberté de presse qu'avant. La censure officielle n'existe plus ; la nouvelle constitution ne l'autorise plus. C'est une ouverture réelle.

*Pour Cheb, tu es réalisateur et coproducteur par l'intermédiaire de 3B Productions. Cela a-t-il impliqué des contraintes ?*

Non. Une grosse partie de l'équipe de tournage était algérienne, le directeur photo, le premier assistant, les machinistes, les électriciens, les directeurs de production. Une dizaine seulement de techniciens était français. La post-production est en France. La plus grande partie du tournage s'est déroulée en Algérie, et l'autre en France, à Roubaix.

*N'y a-t-il pas eu dans l'ensemble un mépris pour les techniciens du « bled » ?*

Il n'y a eu aucun problème de compétence, de travail. Les techniciens ont travaillé jusqu'à 15 heures par jour, 7 jours sur 7 ; le Directeur de la photographie est l'un des meilleurs chefs opérateurs (il a notamment signé la lumière de « Vent de Sable » et de « la Dernière image »), et tout cela transparait à l'écran. Le premier assistant m'a aidé sur le casting ; tous les seconds rôles, c'est lui. Il y a eu une totale entente.



*Comment as-tu choisi les deux jeunes comédiens qui incarnent les héros du film ? Est-ce un choix délibéré d'avoir choisi des non professionnels ?*

Pour le casting, j'ai fait plus une recherche d'individus que d'acteurs. Bien sûr, j'ai vu des comédiens, mais aucun ne correspondait à l'image que j'avais de Merwan et Malika. Ce n'était pas un choix délibéré d'avoir choisi des non-professionnels. C'était la force des choses. J'ai pris ce risque, car ils ont tous deux un peu la même histoire que moi.

Pour « Baton Rouge », tous les seconds rôles étaient tenus également par des non-professionnels (les flics, la chanteuse de la Nouvelle-Orléans...). Cette première expérience m'a permis d'être plus à l'aise pour *Cheb*. Le casting a duré longtemps, je suis allé à Lyon, à Lille, à Paris... Pour le rôle de Malika, Nozha s'est présentée à la suite d'annonces parues dans la presse et à la radio. Elle avait 15 ans. Son âge me gênait. J'ai vu d'autres filles de 18, 20 ans. Mais son image est restée. C'était elle et pas une autre.

J'ai expliqué à Nozha et à Mourad, les personnages, leur situation, leur vie... C'était difficile, il fallait refaire, refaire... Par moment, il y a des blocages, tu ne sais pas où. Le cinéma, ce n'est pas comme une interview. C'est aussi une caméra et des mouvements, des lumières, une façon de se placer, des pas, des mises au point... La première semaine, j'ai donc décidé de ne pas imposer de contraintes d'ordre technique, sinon, c'était les enfermer, voire les bloquer. Et puis petit à petit, les habitudes sont venues, les réflexes aussi, enfin la compréhension... en douceur.

Les autres comédiens, professionnels, les ont aussi aidés. Pierre-Loup Rajot a été formidable. Il a de suite dit oui à ce petit rôle tourné en plein désert et dans les eaux... boueuses d'un oasis !





*Pourquoi avoir choisi de faire des films qui concernent en premier les « beurs » ? Te reconnais-tu dans le label « cinéma beur » ?*

*Baton Rouge* me concernait moi directement. Je ne suis pas le porte-parole de la génération beur, ni représentant de cette génération. J'ai la même histoire. Demain peut-être aurais-je envie de faire tout autre chose. Sur des Indiens et des Noirs d'Amérique... qui sait ?

On ne fait pas du « cinéma beur ». Il y a des très beaux films catalogués comme tel. « Le thé au Harem », par exemple, de Mehdi Charef, qui m'a beaucoup touché...

*Tu as pourtant choisi des images de générique assez parlantes ..*

Elles définissent le contexte socio-politique dans lequel nous vivons. Ça situe les choses. Elles rappellent aussi (bien que cela ne soit pas mon sujet) le malaise de l'immigré en France.

*Pourquoi avoir choisi Safy Boutella, un compositeur algérien, pour la musique de Cheb ?*

La musique de Safy vient renforcer symboliquement la bi-culture des jeunes « beurs ». C'est un mélange dynamique de rock et de musique traditionnelle. La musique a le pouvoir de transgresser ce que les relations humaines interdisent le plus souvent. Pour *Cheb*, j'ai également utilisé des morceaux de la Mano Negra, de Cheb Mami, de Cheb Khaleb, Lionel D., de Jimmy Oihid, de Dee Nasty et des Tambours du Bronx (notamment pour le générique). Tous sont des choix guidés également par mon goût personnel.



*Pourquoi « CHEB » ?*

Cela signifie « jeune » en arabe.





## 1

# PREMIÈRE PARTIE

## regards sur l'immigration



1. Azouz BEGAG et Abdellatif CHAOUITE,  
*Écarts d'identité*, Paris,  
Seuil. coll. « Point-Virgule », 1990.

### 1. VERS QUEL ELDORADO ?

Si bon nombre d'œuvres littéraires « beurs » se situent à la frontière entre fiction romanesque et témoignage sociologique sur le vécu contemporain, d'autres cherchent à remonter aux origines de ce vécu, c'est-à-dire aux parents qui ont connu le Maghreb et s'en sont arrachés.

Les motivations du départ furent aussi bien d'ordre politique (pour ceux que la guerre d'Algérie a fait fuir, comme les harkis ou les membres de minorités politiques, religieuses...) qu'économiques (et souvent en deux temps, l'homme assurant d'abord, de son lieu de travail en France — chantier, usine, mine —, la subsistance de la famille clanique restée en Afrique du Nord, l'épouse et les enfants le rejoignant ensuite).

Mais ces facteurs très réels et concrets s'enracinent le plus souvent dans un vaste contexte fantasmatique, ainsi que le soulignent Begag et Chaouite<sup>1</sup> :

« [...] Le voyage a un pouvoir déstabilisant. Il déforme et reforme. Il conduit à une réorganisation psychologique de la personnalité de celui qui part [...]

De quoi vont en fait dépendre ces réactions ? Surtout des capacités de l'individu et de celles du milieu d'où il part et de celui où il arrive à juguler la peur de la différence. Car, lorsqu'on regarde bien l'opération, le changement chez l'individu qui bouge met en jeu deux processus :

- le premier que l'on pourrait appeler « de deuil ». Il s'agit d'un désinvestissement partiel d'un univers de fonctionnement mental et relationnel pour un réinvestissement dans un autre univers. C'est ce report énergétique qui décide du rapport d'adaptation du migrant avec son nouveau milieu. [...]
- le second complète le premier. C'est le processus de dégénération. Il consiste en un travail de réinterprétation des différents éléments psychoculturels qui font la vie quotidienne dans le milieu d'accueil. Il s'agit là d'un travail de truchement qui donne avec le temps cette allure au migrant de n'être déjà plus une simple réplique de « là-bas » sans jamais être tout à fait une simple réplique d'« ici » : l'allure d'être toujours un passager. [...]

Ce qui se cache au sein de ce processus de changement, c'est en fait une histoire invisible d'identification. Derrière la scène de la mobilité du migrant, de la distance de son voyage entre là-bas et ici, il y a une autre coulisse qui les télécopie. Elle s'exprime pour le voyageur maghrébin par le motkharidj (en arabe, le dehors). Un terme qui désigne dans le langage commun l'étranger, essentiellement la France, l'étranger le plus connu, le plus proche. Le kharidj décrit un lieu fantasmatique, un miroir qui fascine par sa toute-puissance. Ce lieu est d'abord intériorisé comme idéal de réussite, ensuite il est projeté dans un espace imaginaire où l'admiration de soi-même trouve un terrain d'expression magnifié. De ce va-et-vient fascinateur et imaginaire naît un





1. Les références complètes des romans cités se trouvent p. 33-34.



puissant fantasme : acquérir la prérogative de jouir du statut de citoyen du kharidj, partager sa toute-puissance par le simple fait de se trouver physiquement « dedans ». En somme, ce fantasme d'identification consiste à se chercher une place « dedans le dehors ». C'est lui qui alimente le mythe du kharidj. Et cette illusion est souvent maintenue intacte quand le sujet se situe dans le cœur même de la réalité frustrante, au prix d'un autre clivage entre ce qui relève du bon et du mauvais kharidj, et qu'exprime naïvement ce propos souvent tenu : « Les Français racistes ne sont pas de vrais Français ». Voilà l'univers caché, fantasmatique, qui a conduit et qui conduit toujours le Maghrébin vers la France [...] ».

Ce phénomène est très bien mis en scène par la *Topographie idéale pour une agression caractérisée*<sup>1</sup>, de Rachid Boudjedra, qui narre la tragique épopée d'un jeune paysan algérien dans le dédale du métro parisien.

Admirateur crédule de notables algériens qui tirent leur prestige d'une image idyllique de la France dont l'impact onirique rejaillit sur eux, puisqu'ils ont le statut d'émigrés rentrés au pays, le jeune homme décide de quitter son village pour aller à son tour côtoyer ce beau rêve.

Mais de Paris, il ne verra que les rames et couloirs de métro, symbole emblématique et monstrueux de la métropole inhumaine, d'une civilisation absurde à force de codes, d'une réalité illisible aux fils d'Ariane inaccessibles pour un Berbère analphabète, ignorant le français, hébété par la vitesse et l'indifférence ambiantes. Il ne peut opposer à cet univers kafkaïen que la force de ses espoirs et une pauvre valise, débordante de fragments dérisoires et précieux de son pays natal.

Il quittera cet enfer, mais pour échouer dans un autre piège, un autre jeu atroce : la ratonnade, la mort.





[...] L'idiot ! L'idiot ! Répétant qu'ils auraient dû compter sur les impondérables et mieux calculer leur coup, au lieu d'aller lui raconter cette histoire de métro bleu et l'autre imbécile qui avait même sorti des photos dans un geste théâtral de vieille câlin montrant le portrait de quelque prince qui l'aurait jadis entretenue. Se reprochant d'avoir trop schématisé au sujet des gens du tampon au lieu de prévoir qu'il leur arrive de faire du zèle, à l'approche des primes, par exemple, ou de l'octroi de notes administratives. Ajoutant, tout en buvant, mais qui aurait cru qu'il n'allait pas avoir peur de la mer, il ne l'a quand même jamais vue ! L'imbécile ! Il faut avertir le muezzin, il ne reviendra pas vivant, ça au moins, c'est sûr, il n'y a pas à dire, il est pris dans le piège ! Qui aurait cru qu'il allait nous jouer un tour pareil ? Se cuitant à mort, mangeant l'herbe mélangée au miel, noyant leur chagrin, se passant le télégramme, le lisant, le relisant, répétant : le malheureux ! Il ne sait pas ce qui l'attend même s'il en est sorti cette fois-ci, il lui reste l'usine (avec ses laminoirs pivotant sur leurs cylindres hérissés d'acier tournant en sens inverse et broyant le métal, l'aplatissant, retirant dans la chaleur desséchante qui transforme les narines en une plaie sèche et douloureuse, avec le bruit des masses d'acier écrasées et jetant des étincelles; ses hauts fourneaux dévorant le coke et qu'il faut alimenter sans cesse; ses machines compliquées contre lesquelles il faut mener une course effrénée, répétant les mêmes gestes, les mêmes mots qui écorchent la tête; ses contremaîtres à l'accent de traîtres passés de l'autre côté de la barrière; ses horloges prises de susceptibilité arithmétique; ses appareils à pointer; ses brimades; ses salissures; ses fatigues; ses peines; ses maladies; ses blessés graves; ses morts, etc.) où il laissera sa peau, habitué qu'il est au grand air, il finira par y perdre ses doigts, ses mains, ses bras, ses jambes, son crâne, ses poumons, ses lambeaux de chair restés accrochés à un cylindre ou à une bielle : et si ça ne lui plaît pas, il peut toujours essayer un chantier où il aura tout le loisir de jouer au funambule jusqu'au jour où il chutera d'une grue, ses mains, gercées par le gel, en avant, mais ne lui évitant pas de se fracasser la colonne vertébrale sur le béton qu'il a coulé lui-même la veille dans son désir de bien faire, de plaire au chef de chantier... Ça lui apprendra à vouloir bien travailler, bien mériter son salaire en construisant des maisons pour les autres pour qu'ensuite le côtoyant dans la rue ou dans le métro, ils l'ignorent, le méprisent, le frappent, l'assassinent : de toute manière il est fait comme un rat et il a beau raconter qu'il est sorti vainqueur du labyrinthe (Arrivé sain et sauf) il ne sait pas ce qui l'attend... Eux avaient eu confiance dans la lenteur des formalités administratives pensant qu'il serait vite dégoûté parce qu'il lui aurait fallu non seulement prouver son existence, mais aussi celle de sa mère, de son père, de ses grands-parents et de ses ancêtres les plus reculés ! Ah ! l'idiot ! Une seule façon de s'en sortir, d'oublier qu'ils sont des assassins : transformer leur mauvaise conscience en mauvaise foi et pour cela augmenter dans des proportions pharamineuses la dose d'alcool et d'herbe pour attraper le fou rire disant dans un hoquet irrépressible: bien fait pour sa gueule, ça lui apprendra à nous prendre au sérieux; il n'est vraiment pas digne de nous ! [...]

RACHID BOUDJEDRA,

*Topographie idéale pour une agression caractérisée.*

Pour illustrer ce thème, nous avons choisi deux autres extraits :

- Le premier est tiré de *La réclusion solitaire*, de Tahar Ben Jelloun, long monologue qui stigmatise le désarroi d'un travailleur fraîchement immigré, déchiré entre une réalité extérieure — la France — dont il se sent absent, qu'il ne peut investir affectivement, et des images intérieures (le pays natal, la femme de papier glacé) déconnectées de la réalité.
- Dans *Le livre d'Étoile*, de Gil Ben Aych, dont provient le second extrait, l'héroïne est une vieille juive de la province algérienne contrainte de fuir la guerre civile. La joie de retrouver ses enfants et petits-enfants aux quatre coins de la France compense difficilement son refus de l'émigration, du voyage, répulsion sursignifiée avec humour par les terreurs, malaises et autres vomissements qu'inspirent à Étoile tous les moyens de locomotion, de l'avion à l'automobile.



[...] Fêlées, mes illusions.

Le jour s'est mêlé à la sueur de mon corps et je doute. Je suis amer. Je suis venu dans ton pays sur la pointe du cœur, expulsé du mien, un peu volontairement, beaucoup par besoin. Je suis venu, nous sommes venus pour gagner notre vie, pour sauvegarder notre mort, gagner le futur de nos enfants, l'avenir de nos ans déjà fatigués, gagner une postérité qui ne nous ferait pas honte. Ton pays, je ne le connaissais pas. C'est une image, un bol d'encens, un mirage je crois, mais sans soleil. Mon pays, tes patrons le connaissent bien. Ils ont cultivé sa terre, la meilleure, la plus fertile; et même quand la terre résistait, quand l'arbre résistait, ils y pratiquaient la blessure, avec méthode, avec calme. Ma terre comme ma mémoire a vécu sans cadastre. Nubile et tendre. Le soleil labourait nos corps. Nos enfants devaient travailler. On ne disait rien. On se taisait. L'eau coulait dans nos veines et on vous donnait le sang. Les enfants des notables fréquentaient les écoles bien, des écoles franco-musulmanes... Dépossédés de notre terre, on nous voulait aussi dépossédés de notre corps, de notre vie. Il y a eu la guerre. Chose facile à résumer aujourd'hui en quelques mots. La guerre. Des machines perfectionnées, sophistiquées envahis-saient nos foyers. La mort. Quotidienne. Sur un cheval qui vomissait. Je ne sais pas, camarade, de quel côté tu étais. Peu importe. Nos corps sont aujourd'hui tatoués par tant de questions. C'est vrai, il y a eu des étoiles sur le front des enfants. Le ciel s'est mêlé à la terre. La foudre entre nos mains. La rage et les bribes de la démence dans la bouche du crapaud. L'histoire a regagné les livres, et nous entamions une autre détresse. Le voyage avec une valise pour tout bagage, une vieille valise entourée de ficelle où on mit quelques vêtements de laine, les éclats de la foudre, la photo des enfants, une casserole, quelques olives et une espérance grosse comme notre mémoire, un peu aveugle et lourde. Nous sommes arrivés ici par fournées avec un chant fou dans la tête, un chant retenu et déjà la nostalgie et les écailles du rêve. Au loin la flûte murmurait. Sur les paysages humains, il y avait un voile, un ciel d'acier, et dans ce ciel des trous petits et grands, profonds et transparents. Dure la fêlure. Vivre, la tête enfouie dans le corps. Survivre entre l'usine ou le chantier et les morceaux du rêve, notre nourriture, notre demeure. Dure l'exclusion. Rare la parole. Rare la main tendue. [...]

TAHAR BEN JELLOUN,  
*La réclusion solitaire.*

[...] Ô mon Dieu comment je fais avec tout ça? Où sont-elles? Où êtes-vous? Où est Myriam, et Déborah, Estelle que j'aime le plus, sûrement? Vous n'êtes plus là. J'ai perdu, même si, même si je suis avec mes enfants. C'est vrai, je suis avec eux, c'est l'essentiel. Dieu m'a accordé tout ça. Mais à quoi ça sert si tout ce que j'aimais a disparu? Mes rues, mes amies, mes voisins, mes fleurs, mes arbres, mes maisons, mes morts, mes odeurs, nos odeurs, et toute la vie, qui s'en est partie, allée. Elle fuit doucement depuis que j'arrive ici en France, et moi-même je suis comme en fuite, comme fuyante. Je fuis, c'est sûr. Je sens que je me vide. La fuite, je coule doucement, lentement, ça n'a pas l'air, mais je m'en vais lentement doucement, rejoindre là-haut mon amour chéri de Chemol, mon mari, qui nous a quittés, et je suis en train de quitter la terre, et les êtres chers parmi vous. Vous êtes présents, mais je m'absente sans que vous vous en aperceviez tranquillement. Je sens en moi que mes forces s'en vont, partent et s'enfuient, aïe mes forces aïe mon dos. M'abandonnent, mon abandon de moi-même, que je me demande de temps en temps et même toujours ce que je fais là. Quand je ne sais pas, je regarde, je regarde comme ça dans le vide, sans rien dire. Je pense, j'en pense, j'en pense pas moins. Ça mûrit dans moi, et je rencontre le regard de Joseph ou de Jeannette, qu'ils essayent de s'adapter comme ils peuvent, mais je sens bien qu'ils font des efforts, et malgré eux, je vois, je lis, je lis en eux, moi, vrai, véridique, véritablement. Je lis en eux qu'en vérité, en vérité vraie, pas de faux. Ils ne supportent pas non plus et font des efforts à cause des enfants, et quand mes forces s'en vont, je sens que c'est parce que j'ai changé, et qu'on ma changé de pays, je ne savais pas comme ça. Si j'avais su, jamais je n'accepte. Pourquoi? Il n'y a pas de raison. Etre ainsi, parfois je me dis qu'il vaut mieux mourir et rejoindre Chemol, il est bien où il est. Ne parle pas ainsi Étoile. Tu n'as pas honte! Si Dieu l'entend! Tu ne peux pas. Tes enfants sont là, tes petits-enfants. Calme-toi. Pourquoi je vais me calmer? Avec moi-même maintenant je vais me calmer? C'est trop ça, lardjeb, diabolique réel, pas inventé ou en paroles. [...]

GIL BEN AYCH,  
*L'Étoile*



Des écrivains français confirmés comme Michel Tournier ou J.M.G Le Clézio se sont aussi penchés sur le problème de l'acculturation, dans deux œuvres au contenu pessimiste. Non que ceux-ci soient suspects d'un regard négatif à l'égard de la civilisation maghrébine, bien au contraire! « l'âme du désert » s'y trouve sublimée (ce qui n'est pas sans réactiver le mythe du Bon Sauvage...), et par là même pervertie au contact avilissant de la société occidentale. Dans cette optique, toute tentative d'assimilation de l'immigré par son pays d'accueil est ressentie comme un appauvrissement inacceptable.

*La goutte d'or* de Michel Tournier raconte l'épopée d'Idriss, un petit berger saharien, en France. Tout commence à Tabelbala, par l'irruption d'une Land Rover dans le désert. Sa passagère prend en photo l'adolescent si pittoresque... Dépossédé de son image, celui-ci partira vers le nord pour la récupérer. Mais là ne régneront que la représentation, l'artifice et le mirage, au détriment de la réalité. Sur le passeport d'Idriss, un photomaton qui n'est pas le sien... mais tous les Arabes ne se ressemblent-ils pas ? Barrant les horizons, des images publicitaires, aux vitrines, des mannequins de celluloid, dans les cafés, l'abrutissement des flippers, dans les regards et les paroles, des stéréotypes. Avant sa rencontre salvatrice avec un maître calligraphe et son affirmation désespérée de sa liberté d'être humain, Idriss descendra tous les échelons de la dérision, tantôt modèle pour les moulages, tantôt figurant pour les clips publicitaires.

L'extrait qui suit (à la page suivante) relate sa rencontre avec Achille Mage, réalisateur de films friand de jeunes garçons arabes.

➔ Extrait à la page 18

[...] Mage se redresse, l'air désemparé. Il va, comme titubant, vers le bureau, et revient avec une feuille de papier à dessin et un marqueur jaune.

— S'il vous plaît, dessine-moi un chameau.

— Quoi? Un chameau?

— Oui, dessine-moi un chameau.

Docilement Idriss se met au travail. Mage se dirige vers sa bibliothèque. Il en tire un album illustré, revient s'asseoir en face d'Idriss, et change de lunettes. Puis il lit à haute voix :

— J'ai ainsi vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement, jusqu'à une panne dans le désert du Sahara, il y a six ans. Quelque chose s'était cassé dans mon moteur. Et comme je n'avais avec moi ni mécanicien, ni passagers, je me préparai à essayer de réussir, tout seul, une réparation difficile. C'était pour moi une question de vie ou de mort. J'avais à peine de l'eau à boire pour huit jours. Le premier soir je me suis donc endormi sur le sable à mille milles de toute terre habitée. J'étais bien plus isolé qu'un naufragé sur un radeau au milieu de l'Océan. Alors vous imaginez ma surprise au lever du jour, quand une drôle de petite voix m'a réveillé. Elle disait :

— Moi, les chèvres, les moutons, les chameaux, ça me connaît, lui dit Idriss en lui donnant son dessin. J'ai vu que ça pendant toute mon enfance. - Et c'est ainsi, poursuit Mage les yeux levés vers lui, c'est ainsi qu'en pleine solitude, avec mon moteur cassé, j'ai vu arriver le Petit Prince des sables, toi Idriss. Idriss se lève pour tenter de secouer la fantasmagorie qui une fois de plus menace de l'emprisonner, comme dans un filet d'images. - Encore une histoire que je ne comprends pas. Le désert, tout le monde m'en parle depuis que je l'ai quitté. A Béni Abbés, on l'a mis dans un musée. A Béchar, on l'a peint sur une toile. J'ai vu à Marseille une affiche sur le paradis des oasis. J'ai dîné avec un marquis. Il m'a raconté Antinéa de M. Benoît, et le général Laperrine, le père de Foucauld et la Légion étrangère. Et maintenant vous avec votre petit prince. Je n'y comprends rien, et pourtant ce désert, c'est bien là que je suis né. - Mais enfin, la solitude, ma solitude. Qu'est-ce que tu en fais de la solitude? - La solitude, qu'est-ce que c'est encore? -Je te l'ai dit, c'est un moteur cassé et personne, tu m'entends, personne! Et toi tu arrives tout à coup avec ta jolie petite gueule de bougnoule comme je les aime! Il l'a pris par les épaules. Il serre ses joues dans sa main en le secouant affectueusement.

— Alors écoute-moi bien, Idriss de mon cœur, Idriss de mon cul. Toi t'es un pauvre clochard, parce que tu débarques avec tes cheveux frisés et ton teint de moricaud. Moi je suis riche et puissant. Je fais des films pour la télévision, c'est mon métier. Je connais tout Paris. Je tutoie Yves Montand, Jean Le Poulain et Mireille Mathieu. Je déjeune avec Marcel Bluwai et Bernard Pivot. Mais la vraie vérité, c'est que moi aussi je suis un pauvre clochard, et j'ai besoin de toi. J'ai besoin de toi, tu m'entends? C'est inespéré, non?

— Vous avez besoin de moi pour quoi faire?

— Pour quoi faire, pour quoi faire! Tu fais semblant ou t'es vraiment débile? Pour vivre, nom de Dieu! Il se détourne et fait quelques pas dans la pièce. Puis il revient s'asseoir et, d'une voix plus calme, il reprend.

— À partir de demain, je commence un film de publicité aux studios Francœur. Je t'embauche. Tu as d'ailleurs déjà tourné pour moi. Tu vois, j'ai besoin de toi pour mon film.

Idriss est venu s'asseoir en face de lui. Repris par son métier, Mage explique.

— C'est une pub pour un soda aux fruits: Palmeraie. Oui, cette cochonnerie s'appelle Palmeraie. Je dois en avoir des échantillons dans mon frigo. L'été prochain, grâce à moi, toute la France boira Pal-meraie. Donc ça commence dans le désert. Deux explorateurs se traînent à moitié morts de soif dans les sables avec un chameau. Soudain, ils sont sauvés! [...]

MICHEL TOURNIER,  
*La goutte d'or*

*Désert* de Le Clézio met en parallèle deux récits : l'odyssée dramatique et digne des Guerriers Bleus du désert traqués et massacrés par les conquérants français, et l'exil en France de Lalla, leur descendante. De l'Europe, la jeune fille connaîtra l'enfer du ghetto, de l'asservissement, de l'exploitation, du mépris, et le piètre paradis de la puissance financière et fantasmatique : devenue cover-girl, riche et adulée, Lalla renonce à nos miroirs aux alouettes. Enceinte de Hanani, son ami du désert, symbole du dénuement et de liberté, elle repart là-bas pour mettre au monde son enfant. L'extrait choisi évoque bien les différences inconciliables entre les valeurs occidentales fondées sur le paraître et la vérité de Lalla.

[...] Quand le photographe lui montre les photos qu'il vient de faire, Hawa avec ses yeux en amande, brillants comme des gemmes, et sa peau couleur d'ambre, pleine d'étincelles de lumière, et ses lèvres au sourire un peu ironique, et son profil aigu, Lalla Hawa se met à rire encore, elle répète :

« Quel menteur ! Quel menteur ! »

Parce qu'elle pense que ça ne lui ressemble pas.

Il y a aussi des lettres sérieuses, qui parlent de contrats, d'argent, de rendez-vous, de défilés de mode. C'est le photographe qui décide tout, qui s'occupe de tout. Il téléphone aux couturiers, il note les rendez-vous sur son agenda, il signe les contrats. C'est lui qui choisit les modèles, les couleurs, qui décide de l'endroit où on fera les photos. Puis il emmène Hawa dans sa camionnette Volkswagen rouge, et ils s'en vont très loin, là où il n'y a plus de maisons, rien que des collines grises couvertes de broussailles épineuses, ou bien dans le delta du grand fleuve, sur les plages lisses des marécages, là où le ciel et l'eau sont de la même couleur.

Lalla Hawa aime bien voyager dans la camionnette du photographe. Elle regarde le paysage glisser autour des vitres, la route noire qui sinue vers elle, les maisons, les jardins, les friches qui se défont sur le côté, qui s'en vont. Les gens sont debout au bord de la route, ils regardent d'un air vide, comme dans un rêve. C'est un rêve peut-être que vit Lalla Hawa, un rêve où il n'y a plus vraiment de jour ni de nuit, plus de faim ni de soif, mais le glissement des paysages de craie, de ronces, les carrefours des routes, les villes qui passent, avec leurs rues, leurs monuments, leurs hôtels. Le photographe ne cesse pas de photographier Hawa. Il change d'appareil, il mesure la lumière, il appuie sur la détente. Le visage de Hawa est partout, partout. Il est dans la lumière du soleil, allumé comme une gloire dans le ciel d'hiver, ou bien au cœur de la nuit, il vibre dans les ondes des postes de radio, dans les messages téléphoniques. Le photographe s'enferme tout seul dans son laboratoire, sous la petite lampe orange, et il regarde indéfiniment le visage qui prend forme sur le papier dans le bain d'acide. D'abord les yeux, immenses, taches qui s'approfondissent, puis les cheveux noirs, la courbe des lèvres, la forme du nez, l'ombre sous le menton. Les yeux regardent ailleurs, comme fait toujours Lalla Hawa, ailleurs, de l'autre côté du monde, et le cœur du photographe se met à battre plus vite, chaque fois, comme la première fois qu'il a capté la lumière de son regard, au restaurant des Galères, ou bien quand il l'a retrouvée, plus tard, au hasard des escaliers de la vieille ville.

Elle lui donne sa forme, son image, rien d'autre. Parfois le contact de la paume de sa main, ou l'étincelle électrique quand ses cheveux frôlent son corps, et puis son odeur, un peu âcre, un peu piquante comme l'odeur des agrumes, et le son de sa voix, son rire clair. Mais qui est-elle ? Peut-être qu'elle n'est que le prétexte d'un rêve, qu'il poursuit dans son laboratoire obscur avec ses appareils à soufflet et les lentilles qui agrandissent l'ombre de ses yeux, la forme de son sourire ? Un rêve qu'il fait avec les autres hommes, sur les pages des journaux et sur les photos glacées des magazines. [...]

J. M. G. LE CLÉZIO,  
*Désert.*



## 2. NI D'ICI, NI DE LÀ-BAS...

Nombreux sont les écrivains à évoquer l'identité conflictuelle des enfants de parents maghrébins, qui ne sont d'ici, ni de là-bas...

« [...] Si le migrant, dans l'espace socio-économique, se trouve en situation de participation dans la société d'accueil, dans l'espace symbolique, identitaire, il est surtout en situation, d'insularisation. En un mot, le migrant est un être socio-économiquement d'ici et psycho-biographiquement d'ailleurs.

Le rapport à l'espace des enfants est évidemment tout autre. Ils sont sujets dès leur plus jeune âge à une double aimantation identificatoire : celle de leur famille et celle des institutions sociales (école, télévision...), deux foyers de référence emboîtés l'un dans l'autre mais qui ne parlent pas les mêmes langages, qui sont souvent problématiques. [...]

A partir du moment où l'enfant s'est mis en contact avec l'extérieur, le noyau identificatoire parental ne fait pas le poids face à celui plus massif de la société et des institutions où l'enfant est appelé à vivre. La mobilité des enfants pervertit les projets de transmission culturelle des parents. Manière de dire que le noyau dur qui forge l'identité des uns ne peut plus être le même que celui des autres. Ce schéma joue dans les deux sens, celui du désancrage total ou du réancrage exacerbé dans les valeurs originelles. [...]

Quel héritage reçoivent donc les enfants de leurs parents ? L'hypothèse que nous soutenons ici est qu'ils héritent moins d'une culture, d'un style ou d'une personnalité que [...] d'un mythe culturel.

Le véritable noyau qui va forger le style identitaire des enfants est celui de la société d'ici. Mais pas non plus de façon simple ni harmonieuse. Le message que cette société leur adresse est souvent paradoxal : attraction et relégation dans les périphéries (spatiales des banlieues, scolaires des filiales spécialisées, judiciaires des dites bavures...). C'est ainsi que, et de façon quasi institutionnelle, on forge des identités marginales.

Par rapport à la double référence culturelle, la distance des parents et des enfants n'est donc pas la même. Les uns et les autres supportent différemment l'empreinte de l'origine. Les parents vivent la culture d'origine comme une histoire. Elle est la mémoire, le stock de sens à partir duquel ils déchiffrent et comprennent le monde actuel, y compris celui de leur exil. En revanche, les enfants sont inscrits en décalage par rapport à cet espace originel. L'histoire de leur vision du monde puise ses sources dans les périphéries de leur espace de vie quotidien. Cette histoire est contemporaine. La culture de leurs parents fait déjà partie de la « préhistoire ». Elle s'est instituée en mythe des origines. Et ce mythe, il leur faut constamment le recréer à partir des représentations, des mots des parents. Ils ont besoin de cette reconstitution pour en faire une valeur de négociation de leur identité marginale. Autrement dit, et pour employer une métaphore justement mythique, la terre-origine revêt dans l'imaginaire parental les allures d'une terre promise, une terre quittée à reconquérir avec la toute-puissance magique de l'argent. Mais, pour les enfants, cette terre est une terre compromise, une sorte d'île ou d'enclave souvent déconnectée dans leur imaginaire du reste du continent de leur vie quotidienne. [...]¹ »

Anne ici, Sélima là-bas de Marie Feraud, comme *Les yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun, décrivent bien cette difficile quête de l'identité. Les deux héroïnes, Sélima l'Algérienne et Fathma la Berbère, seront tout d'abord dévorées par un désir rageur d'identification aux Français de souche, détenteurs du savoir,



1. Ecart d'identité



du pouvoir et de la liberté. De là leur volonté d'avaloir un maximum de connaissances scolaires tout en gommant le mieux possible leur « arabitude », d'autant mieux perçue comme un handicap que la société française leur en renvoie une image fortement dégradée (manifestations de racisme, réalité des « zones », médiatisation de la délinquance maghrébine, etc.). Sélima ira jusqu'à renier son prénom trop clairement arabe : pour ses condisciples, elle deviendra « Anne ».

Mais il est plus facile de naître française que de le devenir... A leurs efforts, la société occidentale oppose un écran implacable, celui du regard immédiat, qui trace une frontière imperméable entre peaux claires et teins mats. Et tout arrachement à ses racines affectives (famille, voisins, copains) est aussi douloureux qu'impossible : Sélima souffrira d'être rejetée par sa communauté (la cité) qui l'accuse de trahison, Fathma d'être la cause de l'incompréhension chagrinée de son père.

[...] La brave Mme Simone eut du mal à convaincre mon père de me laisser partir en « classe de neige ». Il ne comprenait pas cette histoire d'école en dehors de l'école, il crut que c'était un plan pour quitter la famille. [...]

Cet incident renforça chez moi le sentiment d'être divisée en deux. J'avais une moitié suspendue encore à l'arbre du village, et l'autre moitié balbutiant la langue française, en perpétuel mouvement dans une ville dont je ne voyais jamais les limites ni la fin. J'expliquais ma nervosité par les bagarres auxquelles se livraient mes deux moitiés. Je n'étais pas au milieu, mais dans chaque camp. C'était fatigant. Je m'énervais quand cela durait longtemps. Pendant l'école de neige, je repensais à mon frère et à nos jeux au village. De retour à la maison, j'avais déjà la nostalgie de ce séjour à la montagne avec le feu de cheminée, les chants, les plaisanteries, les jeux avec les professeurs...

Ce fut à ce moment-là que survint le mois du ramadan. Pour la première fois, je devais le faire, je n'étais plus une petite fille. Ma mère me prit à part et me dit :

- Tu n'es plus une enfant. Tu dois jeûner comme nous. Le jour du sang, tu as le droit de manger. Il faut aussi te remettre à la prière. Sinon ton jeûne ne sera pas valable. Je l'écoutais, tout en pensant au bouleversement que cela entraînerait. Mes convictions religieuses s'étaient évanouies. Je croyais en Dieu, mais pas à la manière de mes parents. Je lui parlais la nuit un peu en berbère, un peu en français. Je l'aimais et lui demandais chaque fois d'empêcher mes moitiés de se battre. [...]

Avec mes treize ans et demi, mes pages du dictionnaire, mes fugues et mes révoltes, je me demandais si je n'étais pas, moi aussi, repère et source du Mal. Mes parents n'étaient pas satisfaits de mon comportement. J'étais, pour eux, l'espoir et la clé d'un monde extérieur. Je leur lisais les lettres, je remplissais les formulaires, je leur expliquais le journal, je leur servais d'interprète, j'étais devenue indispensable, je ne dépendais plus d'eux, mais eux dépendaient de moi. Ma grand-mère aurait dit :

« C'est le monde à l'envers. » Ce n'était pas faux. Mes sentiments à leur égard changeaient. J'avais en moi trop d'énergie, trop de révolte pour ne pas en vouloir à mon père qui subissait la vie, travaillant comme une bête, sacrifiant sa jeunesse. La nuit, j'avais du remords de nourrir de tels sentiments. J'essayais de le comprendre, mais le lendemain, je lui parlais en français, ce qui l'énervait et le contrariait beaucoup. C'était ma façon de lui signifier mon désaveu. Il sentait bien que ce qu'il redoutait le plus arrivait : il me perdait. Je m'éloignais de mes parents, je me repliais sur moi-même, je ne parlais plus et lorsque j'ouvrais la bouche, c'était pour leur parler une langue étrangère. Une mère hostile leur volait leur enfant.

Ce rapt était en train de réussir. Je ne cessais de faire des progrès au collège. J'étais toujours dans des classes spéciales, brûlant les étapes, avançant plus vite que les autres, menant une guerre contre mon passé, opposant mon pays, celui que j'élaborais en moi jour après jour, à la terre natale [...]

TAHAR BEN JELLOUN,  
*Les yeux baissés.*

[...] Je suis donc algérienne, « arabe » comme on dit, y compris nous-mêmes, parce que arabes ou kabyles ou berbères, les nationalités du Maghreb sont encore de fraîches jeunes filles. Et dans la cité où je vis, si j'entends crier « sale Arabe », j'entends aussi « sale Italien », « sale Portugais », etc. Avec les variantes péjoratives d'usage « sale bicot », « sale macaroni », « sale Portos », etc. Comme tout le monde chez nous peut, du jour au lendemain, devenir « sale quelque chose », y compris les Français, « sale poivrot » ou « sale putain », ça ne ma jamais impressionnée. Ni les bagarres, ni les frontières entre escaliers. Le racisme, c'est la base de nos relations affectives dans la cité. Tout ça est très fluctuant à Pierrefont, avec des alliances compliquées, dominées par les préoccupations du moment. Par exemple, les Français et les Italiens se tapent sur le ventre quand les « crouilles » et les « youpins » se tapent, eux, sur la tête à propos de la Palestine, mais les Portugais, les Italiens et les Arabes se retrouvent dans les grèves pour cracher sur les « franquaouis », qui organisent alors des commandos musclés pour leur foutre sur la gueule ! Mais l'Algérie, je n'en rêvais pas, non. Il y avait bien les dattes et les gâteaux du ramadan qu'on recevait par colis...

En 1962, j'avais deux ans. Je suis une enfant de l'Indépendance, qui est née et a vécu jusqu'à ce soir dans le pays colonisateur, sans jamais en sortir. Alors, bien sur, il n'y a encore pas si longtemps, ma nationalité algérienne m'apparaissait comme une formidable erreur [...] j'ai grandi sans jamais penser à l'Algérie autrement que comme à une province d'origine très lointaine. Un peu à la manière des Parisiens de naissance quand ils pensent à la Bretagne ou à l'Alsace des parents. Je n'avais guère plus de chance qu'eux de retourner à ma terre. Mais toutes ces idées, c'est maintenant qu'elles me viennent.

MARIE FÉRAUD,  
*Anne ici, Sélima là-bas.*

Cette tentative d'assimilation aveugle aboutira dans les deux cas à un échec: des amis français politiquement engagés démontrent à Sélima combien la société dont elle admire inconditionnellement les valeurs est injuste à l'égard des siens; Fathma et son mari s'épuisent à confronter leurs différences. Les deux jeunes femmes ébranlées dans leurs certitudes, traverseront alors la Méditerranée à la recherche de leurs racines. Mais leur « étrangeté » y sera plus criante encore: comment Sélima pourrait-elle expliquer à sa famille algérienne que la morne réalité des banlieues est le contraire d'un Eldorado de rêve, faire comprendre à ses cousins épris de modernisme sa nostalgie de l'Algérie traditionnelle, ou son refus d'être contrainte à jouer la nièce soumise et enfermée? L'extrait choisi coupe les ailes du mythe de la solidarité tribale qui voudrait que les liens familiaux entre ceux de là-bas et ceux d'ici aient résisté à l'espace et au temps.

Lahouri Addi résume ainsi l'ambiguïté de l'esprit de clan, de ce nationalisme arabe qui serait biologique, ethnique, et non politique (les Beurs, français administrativement, resteraient avant tout arabes, argument dont s'emparent bien sûr les xénophobes pour construire leurs discours et justifier leur haine):

« Aujourd'hui, [...] le groupe est bien content de montrer qu'il compte des émigrés parmi ses membres. De retour en vacances, les émigrés sont attendus fébrilement aux aéroports et dans les ports. Il est vrai que sont attendus aussi des pièces détachées pour la voiture immobilisée, des effets vestimentaires pour la prochaine rentrée scolaire, quelques billets en devises pour le vieil oncle [...]. Entre les émigrés et la communauté d'origine, il s'établit un marché irréal: d'un côté, des valeurs d'usage de toutes sortes (médicaments, vêtements, pièces détachées, fromage, bananes, etc.), et de l'autre, des sensations, des images du passé et autres représentations imaginaires ». <sup>1</sup> Fondé sur le mythe du retour au pays, le malentendu est pire pour les enfants d'émigrés qui « n'ont émigré de nulle part, si ce n'est de l'imaginaire de leurs parents qui leur ont parlé d'un pays idéalisé parce que enfermant les tableaux des ancêtres, un pays dont ils ne



1. « L'émigration algérienne au miroir de la société d'origine », in *Hommes et Migration*, n° 1144, juin 1991, pp. 5-6.



2. *Ibidem*

retrouvent pas les traits lorsqu'ils reviennent pour la première fois en vacances. La désillusion est à la mesure de la distance entre l'image idéalisée et l'idéal défiguré par la réalité. »<sup>2</sup>

Quant à Fathma, à qui la tradition familiale a dévolu une fonction de messie apportant richesse et salut à la tribu par le biais d'obscurs pouvoirs divinatoires, comment pourrait-elle ne pas jouer le jeu, ou le jouer sans un regard compatissant ou ironique, elle qui est éprise de science et de vérité ? Bref, le retour aux sources s'avère mystification ou à tout le moins malentendu...

L'une comme l'autre rentreront en France, conscientes de l'exigence d'assurer leur double personnalité sans plus se mutiler d'un de ses deux versants, et prêtes à se créer une place originale dans la société.

[...] Il y a eu comme ça tout un tas de questions sur les machines les plus sophistiquées, une véritable revue des arts ménagers, jusqu'à des gadgets dont j'ignore même l'existence – tu as déjà entendu parler du peigne soumant, toi ?

Alors, j'ai pensé à ma mère, à notre vie à Pierrefont et je me suis jetée à l'eau. J'ai parlé de la machine à laver la vaisselle des parents de Martine (la seule que je connaisse), j'ai inventé n'importe quoi, j'ai brodé sur des souvenirs de publicité, des choses qui n'avaient rien à voir avec la réalité. Je m'écoutais parler du programmeur électronique comme un représentant de commerce vante sa marchandise à des clientes crédules. Je répondais à la demande. « Alors, tu pars faire tes commissions, tu laisses ton poulet cru dans le four... Il s'allume à l'heure que tu veux et il s'éteint quand c'est cuit... ».

Comment expliquer, après ça, que chez nous le frigidaire a dix ans et que la cuisinière est un truc antédiluvien. Que le fer à repasser que Larbi a offert à notre mère l'année dernière a tout juste un thermostat, mais que c'est le minimum qu'on puisse attendre de n'importe quel fer à repasser aujourd'hui. Enfin qu'on possède bien dans un tiroir un fouet mécanique qui ne remplace même pas la bonne vieille fourchette à l'huile de coude.

Mais j'étais là pour les faire rêver. La seule chose qui les intéressait, c'était de m'entendre raconter comment ma mère se servait de toutes ces merveilles, quels profits elle en tirait, quelle vie de reine elle menait... Et l'appartement où nous vivions, était-il grand ? On devait posséder la télévision en couleur bien sûr, et un magnétophone perfectionné comme en rêvait Kamel... Et les meubles ? Est-ce qu'on avait de ces armoires où on pouvait ranger toute une maison et qui s'encastrent dans les murs ? Et le linge ? Ma mère devait posséder des draps formidables, avec des couleurs, avec des fleurs. Et on devait aussi avoir de ces fauteuils profonds où on s'enfonçait comme dans la plume pour regarder la télé, avec, à portée de main, la fameuse table roulante, tellement à la mode cette année à Alger, chargée de friandises et de nectars !

En fait, c'est Leïla qui décrivait à ma place l'appartement HLM de Pierrefont où j'habite depuis quinze ans. Elle était tellement persuadée qu'il devait être comme ça, qu'il ne pouvait être que comme ça, que je la laissais dire, la mort dans l'âme, tout le contraire, absolument tout le contraire de ce que j'aurais voulu leur expliquer. Je comprenais les mises en garde de ma mère.

Je comprenais dans quel piège tombe l'immigré qui revient au pays. Laure, Dominique, on a suffisamment parlé entre nous, tous ces derniers mois, des types qui retournent frimer au volant de leur bagnole, qui s'achètent même de fausses lunettes de ministre, qui exhibent des poches bourrées de billets de banque, et racontent tout un tas de bobards sur leur vie en France, alors que le fric ils l'ont emprunté et que la bagnole est une occase de rien du tout. On les a suffisamment critiqués. Eh bien ! j'ai compris cet après-midi-là pourquoi ça se passait de cette façon et pourquoi il ne pouvait en être autrement. J'ai compris que Leïla, Falza, et les autres ne me demandaient rien qu'un peu de rêve. A quoi ça servirait, sinon, de partir si loin ? De s'exiler ? Si tu ne reviens pas pour raconter la vie de pacha que tu mènes là-bas ? Avec tes bobards, ta famille se console. Un peu de ta « gloire » rejaillit sur elle. Chacun y trouve son compte finalement. On rêve. Même si on sait qu'on rêve, ça n'a pas d'importance [...]

MARIE FÉRAUD,  
*Anne ici, Sélima là-bas.*

[...] Le car arriva en bien mauvais état avec une heure de retard. Quand il s'arrêta, le graisseur jeta par la portière plusieurs poules et coqs morts à cause de la chaleur. On vit aussi une jeune femme courir avec un bébé déshydraté. C'était la canicule faite de poussière, de bruit et de vent sec. Tout m'expulsait de ce pays. Je me sentais étrangère. Je regardais une dernière fois les deux vieux qui chargeaient leur mulet pour aller creuser, là où le trésor était enterré. Je les enviais presque d'avoir déjà vécu et de se préparer avec sérénité à mourir en se rendant utiles. J'avais envie d'aller vers eux et de leur baiser la main comme je faisais avec mon arrière-grand-père quand j'étais petite.

Je montai dans le car et fermai les yeux pour ne plus voir ce pays qui n'était plus le mien. Depuis ce matin, je réalisais peu à peu qu'un pays, c'est plus qu'une terre et des maisons. Un pays, c'est des visages, des pieds ancrés dans la terre, des souvenirs, des parfums d'enfance, un champ de rêves, un destin avec au bout un trésor caché au pied de la montagne.

Où trouverai-je ce pays ? J'aimerais tellement dire et croire que

*Ma patrie est un visage  
une lueur essentielle  
une fontaine de source vive  
C'est une main émue  
qui attend le crépuscule  
pour se poser sur mon épaule...*

Mais je sentis venir le temps de l'incertitude et du sommeil difficile. Nulle brise ne vint faire de ce soir une cabane abandonnée au bord d'une plage ou d'un lac avec une porte entrouverte pour accueillir une âme fatiguée. Aucune lueur n'est apparue pour apaiser une conscience troublée. Nulle main n'est venue se poser sur mon épaule. J'étais arrivée insouciante comme une touriste. Je repars changée. La découverte des racines est une épreuve difficile. [...]

TAHAR BEN JELLOUN,  
Les yeux baissés.



Dans le roman comme dans la réalité, l'écartèlement entre deux pôles d'identité est vécu avec plus d'acuité par les filles, qui doivent concilier deux modes de vie diamétralement opposés : celui du confinement islamique dans l'espace intérieur du foyer, et celui de l'ouverture européenne sur l'espace extérieur (professionnel, politique, culturel).



### 3. RACISME ET XÉNOPHOBIE

La manifestation la plus visible du « problème immigré » est le racisme, dans ses variantes banales (indifférence affichée, hostilité passive, préjugés) ou aiguës (ratonnades, crimes « d'auto-défense », etc.).

Lorsqu'il est avoué, le racisme prétend reposer sur des arguments « objectifs », tous fondés sur la conviction que l'assimilation — ou mieux, l'acculturation — est impossible, ou sur des allégations à résonance économique. Ces dernières peuvent se résumer comme suit : « les immigrés, lorsqu'ils ne prennent pas le travail des autochtones, grèvent le budget de leur sécurité sociale ». Notons d'abord que ce prétendu raisonnement s'applique à d'autres catégories sociales — les femmes, les travailleurs en âge de la pré-retraite; ensuite qu'il occulte et les aspects historiques du problème (ces vastes filières d'immigration étaient organisées **d'ici** et répondaient à **nos** besoins), et les tristes réalités de l'infra-économie (venus d'horizons divers, des charrois de clandestins sont attirés chaque jour vers les chantiers ou autres ateliers de négriers...), enfin que le marché de l'emploi serait plus déséquilibré que régulé par un départ massif des « étrangers ».

Citons à présent quelques-uns des poncifs érigés sur la notion d'intégration irréalisable :

- de toute façon, les immigrés ne sont ici qu'en transit ;
- tous les Musulmans sont des intégristes ;
- les Arabes ne valent pas grand chose, puisqu'ils sont voués à occuper les échelons les plus bas de la société ;
- ils forment des foyers d'insécurité et de marginalisation (délinquance, prostitution, drogue,...).

Nous reviendrons sur ces deux derniers arguments en abordant la question des banlieues. Signalons simplement que le fait qu'ils reposent largement sur des amalgames (généralisation hâtives ou omissions abusives) les rend largement suspects : il existe de nombreux Beurs employés, médecins, avocats, techniciens... la majorité vit dans le respect des lois; de nombreux Occidentaux de souche connaissent le chômage ou des emplois peu qualifiés; la délinquance atteint aussi leurs rangs.

Quant au lieu commun qui voudrait que la présence des Maghrébins ne soit que passagère, il n'a d'autre existence que fantasmatique : pour les enfants nés ici, métissés par nos modes de vie et nos mentalités, profondément enracinés dans le tissu urbain, tout retour « au pays » est évidemment utopique. Désormais l'Algérie, le Maroc ou la Tunisie sont avant tout pour eux des terres de vacances.

Nous nous focaliserons davantage sur le facteur de différenciation le plus sensible dans l'opinion publique : la pratique religieuse, fortement médiatisée depuis « l'affaire des foulards » et marquée d'une peur alimentée par la confusion entre l'Islam et ses dérives (khomeinisme, fondamentalisme, terrorisme shi'ite, etc.).

Or de nombreux analystes relativisent ce que l'on a souvent considéré comme une recrudescence en profondeur du religieux chez les jeunes Beurs, et interprètent plutôt le phénomène comme un signe extérieur d'identité.

Dans les familles immigrées les parents, dont la foi et la pratique religieuse restent vives — quoique parfois empreinte d'un certain formalisme dû à l'éloignement—, déplorent souvent le détachement et la laïcisation des enfants. Comment pourrait-il en être autrement, alors que la connaissance





de l'arabe s'affaiblit chez les jeunes, qui la comprennent toujours mais la parlent de moins en moins, le français étant devenu la langue véhiculaire et culturelle? Et cet oubli de la langue, clef obligée de l'accès au Coran, induit presque automatiquement un amenuisement du religieux. Lorsque les jeunes revendiquent l'Islam, c'est donc d'abord comme simple signe d'appartenance à la communauté d'origine, moins intériorisée que brandie à la manière d'un étendard.

Soit l'individu choisit de rejoindre la majorité environnante : il devra alors se dépouiller de ses traditions et de ses origines; soit il décide de rester en-dehors, à la marge de la cité, et de conserver ses croyances, sa religion.

Si l'immigré de la première génération choisit le plus souvent la seconde solution (l'idée d'un retour définitif au pays rendant moins nécessaire l'effort d'acculturation), il n'en va pas de même pour ses enfants, écartelés entre deux conceptions de la nationalité, l'une **ethnique** (dans les pays musulmans), l'autre **politique**, fondée sur le contrat social (en Occident).

En somme, cette identité composite dérange tout le monde, à la fois les parents, le pays d'origine et le pays d'adoption. Voulant simultanément conserver leur identité culturelle et les droits liés à la citoyenneté, les Beurs suscitent incompréhension et hostilité, à tel point que certains mouvements politiques extrémistes et une fraction de l'opinion publique cherchent à imposer aujourd'hui une nouvelle conception de la nationalité fondée sur le critère ethnique (généalogique, idéologique, religieux) pour leur refuser la citoyenneté.

Face à ces xénophobes qui leur contestent le droit naturel à la liberté d'opinion, il n'y a pas d'autre issue pour beaucoup d'entre eux que de revendiquer leurs spécificités en les affichant sans ambiguïté. On peut parler ici de stratégie : pour clarifier sa place dans la société, soit le Beur dissimule sa différence (cf. infra le roman de Marie Féraud ou le roman d'Azouz Begag, où Ben Abdallah se fait appeler Béni), soit il décide d'affirmer sa présence par l'affichage ostensible de signes identitaires de sa communauté d'origine.

Enfin, et pour relativiser le cliché xénophobe selon lequel les musulmans seraient « enclins à un intégrisme naturel » et s'excluraient eux-mêmes de toute tentative de rapprochement, nous citerons le contre-exemple que proposent Begag et Chaouite :

« [...] Brigitte est française. Elle vit depuis quelques années dans un pays d'Afrique noire où ses parents sont coopérants. Elle revient en France pour ses études universitaires et nous expose dans le cadre d'un cours le cas suivant : le directeur de l'établissement où ses parents enseignent est un Africain qui a fait ses études en France. Lors de son séjour d'études, il a épousé une Française et elle l'a accompagné dans son pays. L'intégration est douloureuse au sein de la communauté de son mari, mais elle l'est encore plus dans celle de ses semblables, les coopérants blancs qui vivent en cercle fermé. Elle est marginalisée et elle répond à cette exclusion par un comportement hautain et méprisant vis-à-vis de tout le monde. Noirs comme Blancs. Un cercle vicieux s'installe. On se pose la question : la relation du Blanc coopérant au Noir étant celle du maître à l'élève à l'école, du maître au boy à la maison ou du toubab au black dans la vie courante, une relation d'alliance par contre, fût-elle à un directeur, n'est-elle pas ressentie comme une trahison par l'ensemble de la communauté blanche ? Ce que nous cherchons à souligner ici, c'est que, en deçà de tout commandement religieux, une communauté qui se trouve minorisée au sein d'une autre ressent



comme une menace les relations que peuvent contracter ses éléments avec des membres de la majorité [...] »

De même la communauté majoritaire, dont les normes prétendent à l'universalité, se sent menacée par l'intrusion en son sein de consciences modelées par d'autres valeurs.

#### A. UNE ATTITUDE SUBJECTIVE ET IRRATIONNELLE

Nous voyons donc que la prétendue objectivité des arguments nationalistes et xénophobes s'effrite aisément. En fait, elle est surtout affaire de **subjectivité**, et cela, au moins dans deux sens :

Premièrement, le phénomène de rejet à l'égard de « l'Arabe » est directement proportionnel à sa conformité au type physique de la race dont il est issu : sont élus comme victimes des méfaits racistes ceux qui ont « la gueule de l'emploi » (cheveux bouclés, teint basané), quelle que soit leur place dans la société. Mais il y a pire : moins cet écart physique marqué négativement correspond à un écart psychique ou comportemental, et plus il est ressenti comme injustifiable !

Begag et Chaouite résumant ainsi ce phénomène :

« [...] La différence est d'abord perçue comme une fausse note, une fêlure dans le miroir. Une logique infernale agit alors pour l'enrayer et la faire disparaître. Le regard interpellé se défend ainsi contre la mobilité de l'Autre par une tentative d'immobilisation. Mais c'est une tentative vaine, car toute restriction qu'on essaie de lui imposer aboutit à l'éclosion d'une mobilité anarchique et agressive.

“Pourquoi les immigrés délabrent-ils les lieux où ils habitent ?” Question classique. Mais le prisonnier enfermé pour une faute qui n'en est pas une essaiera toujours de casser les murs de sa prison. Tout principe de seuil, de “réserve pour Indiens des temps modernes” pose la différence comme une erreur de la nature. Et celui qui se trouve placé à l'écart risque alors de vivre son être comme une honte. Ce piège le forcera à donner la preuve de la légitimité de son être, au regard d'une norme qui ne souffre aucun écart par rapport à elle-même. Pire, plus la preuve est donnée, plus elle prouve que l'autre devient de plus en plus semblable et plus sa proximité irrite le regard de son hôte forcé et l'indispose. Les phénomènes de rejet s'exacerbent proportionnellement aux processus d'intégration. Plus on se rapproche de la ligne de front, de l'interpénétration, et plus les bruits des canons deviennent assourdissants. Ce pourrait être ceux de la conjuration sacrificielle au cours de laquelle l'autre est envoyé au bûcher au nom de la collectivité des nous.

Ce type de vision formalisée est inscrite dans les discours sur la place des immigrés dans la société. Plus les “uns” se rendent compte que les “autres” sont en train de s'installer en France pour longtemps, qu'ils adoptent les styles de vie d'ici, envoient leurs enfants à l'école... et moins ils acceptent ce rapprochement qui est une réduction des écarts. Alors même que les immigrés sont en pleine phase d'intégration, certains chercheront à mettre en avant une série d'arguments destinés à résister à l'“invasion”. C'est parmi eux que se trouve l'idée du seuil de tolérance. [...] »

Avant de revenir à ce concept de seuil de tolérance, surtout sensible dans les banlieues, nous nous arrêterons sur deux romans particulièrement éclairants quant à l'absurdité du racisme.

Le premier, *Le harki de Meriem* de Mehdi Charef, évoque avec une grande force d'émotion, les activités d'un harki pendant la guerre d'Algérie, son exil forcé en France où il sera à la fois la cible d'une communauté algérienne haineuse et, en dépit de sa nouvelle citoyenneté, celle de ses nouveaux compatriotes. Travailleur modèle, père de deux brillants jeunes gens, il croit avoir eu raison du destin. Mais son fils Sélim, étudiant en droit, est assassiné en pleine rue le soir de son anniversaire...



[...] Avocat ! Mon fils sera avocat ! Un projet qui revenait souvent dans le F4 depuis que le fiston étudiait le droit.

— Juge, c'est mieux ! avait rétorqué Saliha.

— Moins brillant, avait repris le père, plus attiré par la tchatche et les projecteurs. Il rêvait tout haut l'avenir de son fils. Meriem écoulait; Saliha, la tête dans les mains et les coudes sur la table, se moquait. Sélim souriait. On comptait sur la réussite du fils pour effacer tout regret d'exil. Son adolescente de sœur bûchait, quant à elle, pour un diplôme d'infirmière.

— Ça me suffit, disait-elle.

Dans la rue piétonne, vide, Sélim stoppa à la hauteur du 47. Il leva la tête sur un immeuble moderne aux portes vitrées. La lumière du quatrième étage le soulagea et le fit sourire. Son ami Marc était là, dans un studio loué à deux rues de chez ses parents. Seul défi que ne put relever Sélim : habiter seul une chambre d'étudiant. Dès qu'il en parlait à Meriem, elle jouait des larmes. [...]

Dans le froid du soir il boutonna son manteau. Dans ses poches ses clés qu'il tripotait, pressé de rentrer. Les Boucs de Chraïbi qui l'attendait sur sa table de chevet. Une phrase du livre lui revint: « Ils ont laissé leur âme de l'autre côté de la Méditerranée. »

— Hop!

Une poigne ferme tira violemment Sélim contre le creux d'une entrée de garage. Surpris, il fut plaqué contre la porte.

— Hop ! dit, moqueur, le petit fin aux joues creuses en secouant Sélim par le col. Celui-ci tenta de se libérer de la prise, mais l'autre, le châtain clair lui fit signe d'un hochement de tête suivi d'un « t.t.t.t. » de se calmer et qu'il ne servirait à rien de se tortiller comme ça. Nous sommes trois, avait-il l'air de dire. Sélim les reconnut, mais il n'aperçut pas la 403.

Le troisième, le chauffeur, était sur la gauche de Sélim. Il avait une cinquantaine d'années, rond et chauve et il riait nerveusement tout en s'inquiétant du silence alentour. Il passa ses mains suantes sur son pull gris et gifla Sélim. Il pouffa comme s'il jouissait enfin de balancer une baffé à un crouille.

— Bouge plus !

Le petit fin maigrelet n'en finissait pas de pousser des hop ! en tenant fièrement à bout de bras un Sélim plus grand que lui. A chaque hop ! suivi d'un geste brusque vers le bas, c'est le regard de son prisonnier qu'il réclamait le petit. Il voulait montrer son œil aiguisé, sa bouche tremblante de revanche à ce putain de fils d'Arabe qui n'avait pas l'air d'avoir peur, même après avoir encaissé des coups.

« Ça va pas n... » Sélim ne finit pas son cri, de sa main gauche le petit le bâillonnait.

— Si, si, ça va ! répond le châtain clair, qui la jouait sereine. A son tour il appuya sèchement son poing sur la bouche de Sélim et dit en grimaçant :

— Tes papiers, on veut voir tes papiers c'est tout, bon ! C'est sûr que tu vas te prendre une branlée et une branlée de première, même que tu ne pourras pas te regarder dans une glace pendant longtemps. Seulement—il leva le doigt—, seulement si lu as eu la modestie de rester crouille et fils de crouille. Parce que tu n'es que ça et les crouilles, on n'en veut pas, même avec une tronche bariolée de bleu blanc rouge... T'entends ! Il mit le doigt sur son oreille et pencha ses yeux rouges. En guise de réponse il tira les cheveux du frisé.

— Pauvre con ! lui jeta Sélim. Le châtain s'essuya les lèvres et reprit :

— Si par malheur tu as une carte d'identité française on te fait la peau, on ne veut pas de basanés dans les mêmes registres que nous, Bicot tu es, Bicot tu resteras. Tes papiers ?

Sélim ne broncha pas. Le chauve aux cinquante berges gifla de nouveau Sélim et rit dans son blouson comme s'il touchait le tiercé dans l'ordre.

— Be !... Beu !... Beeuur !... Beeeuurk ! dit le petit fin qui, solidement accroché sur ses petites pattes, s'excitait de plus en plus. [...]

MEHDI CHAREF,  
*Le harki de meriem.*

1. *Écarts d'identité*, pp. 115-116



Il s'agit bien, selon les termes de Begag et Chaouite, « d'un double meurtre : d'une personne et de l'image d'une partie de l'humanité. Ce meurtre est le rejet simultané de la différence et de la similitude. Dans bien des cas, le jeu de l'intégration, c'est « pile je gagne et face tu perds ! ». Tu as beau avoir ta carte d'identité française, pour le boulot, le logement, les boîtes, tu restes ce que ton visage désigne : un Arabe. »<sup>1</sup>

De cette triste réalité, le héros de *Béni* ou *le Paradis Privé*, roman du même Azouz Begag, va en faire peu à peu l'expérience.

Il se fabrique un prénom neutre, désire réussir au lycée, séduire France, sa jolie condisciple, rêve semblable à ceux des Français qu'il côtoie. Et il ressent quelque condescendance pour sa famille moins « intégrée ». Mais la réalité va le rattraper de plein fouet : malgré ses cheveux défrisés, sa tenue correcte, sa bonne éducation, il sera impitoyablement refoulé du *Paradis Privé*, une boîte à la mode. Une prise de conscience brutale de la vérité du racisme conduira par la suite le jeune adolescent au désespoir absolu.



[...] Je n'ai pas la tenue correcte exigée. J'en suis sûr. Les yeux des deux hommes le disent. Je n'ai même pas la carte de membre adhérent du club privé. Je n'ai rien de ce qu'il faut pour être normal. Ni Cauchemar ni Marécage ne devinent mon angoisse. D'ailleurs, le premier en me doublant, a fait une plaisanterie : il croyait que je m'étais accroupi pour mieux voir les culottes des filles. Je ne pouvais pas rester dans cette position jusqu'à l'aube. Alors je me suis redressé juste au moment où mes deux compagnons payaient leur droit d'entrée, juste le temps de les voir disparaître dans le flot des parfums et des couleurs. La musique les a engloutis. Ils ne m'ont même pas attendu. Sans doute ont-ils pensé que j'allais rentrer avec Milou et Riton. J'escalade à nouveau les marches comme un prisonnier monte sur un bûcher ou à la potence. Des pas lourds, décisifs. Ils résonnent fort dans ma tête. J'avance, propulsé par la pression des jeunes danseurs qui me collent derrière et que les notes de musique font déjà se trémousser. Le videur au pull à col roulé m'attend. Je le sais. Je le sens. Je ne le regarde pas. Faire comme si je n'ai rien remarqué du tout. Mais ses yeux me brûlent les oreilles. Je relève la tête vers le caissier devant qui je suis arrivé. Je plisse les yeux. Tous les Asiatiques ont les yeux plissés. Un type aux yeux plissés, on peut le prendre pour un Chinois ou quelque chose comme ça. C'est gentil tout plein un Chinois, révérencieux, pas bagarreur pour un yen et ça a l'air si fragile. Qui craindrait un bridé? Et un Hispano-Machin? Je pourrais aussi demander: « Ouné blace sivoubli », ou « sioupli » ! Mais je ne le sens pas. Le comédien doit sentir son rôle à fond pour entrer dedans. Non, j'ai dit tout simplement: « Bonsoir, messieurs, une place s'il vous plaît », et, tendant mes sous dans l'ouverture du guichet, j'y ai même ajouté un petit sourire réservé normalement aux filles. Le caissier n'aime pas les Asiatiques. Sa tête pue cette évidence. Le videur n'aime pas les gros. Lui-même est un gros sac. De loin on dirait qu'il est musclé, mais de près son overdose de graisse offusque. C'est rien qu'un gros tas. En me voyant, il a dû revoir son enfance martyr dans les cours de récré où tous ses petits copains se moquaient de lui et l'appelaient gros plein de soupe. Il a horreur de ces souvenirs. Pas besoin d'avoir le BEPC pour comprendre ça. Il lance un pas en avant vers moi. Ses mains sont toujours croisées dans le dos. Son visage gonflé brille de transpiration. Je ne m'en préoccupe pas. Je demande au caissier une place, sans accent de Porto, seulement celui de la Croix-Rousse. Il lève le doigt vers une des pancartes, celle où la main d'un malin a écrit qu'il fallait obligatoirement être habillé en dimanche pour entrer au Paradis, et là, j'ai senti France me glisser entre les doigts, comme la roue avant de la mobylette de mon père a dérapé sur la chaussée enneigée. La mort guette partout. Elle s'amuse parfois à faire des croche-pieds. Pour avertir. Pour rire. Vite ! un rôle de comédien. Je fais celui qui ne comprend pas la signification des choses évidentes.

— Y'a du monde ce soir ! j'ai fait pour détourner l'attention. Le videur s'en fout de mes commentaires.

— Vous avez votre carte de membre ?

— Non.

— Désolé.

— Non mais c'est pas grave. Je la prends maintenant.

— Désolé...

— ... Combien elle coûte ?

— Désolé, j'ai dit.

— Pourquoi ?

— On ne peut plus accepter de cotisation. C'est complet. Regardez le monde qui attend derrière vous. Je regarde derrière moi. Le monde est là. Il pousse.

— Qu'est-ce que je fais alors ? je fais en jouant la pitié. Il approche sa bouche vers moi.

— Tu sais, moi je suis italien, alors...

Puis il se tourne vers le client qui vient juste après moi, un jeune, l'air normal. Il tend son billet de cinquante francs, dit bonsoir comme moi je l'ai dit et le caissier lui rend vingt francs. [...]

AZOUZ BEGAG,  
*Béni ou le paradis privé.*

Pour clore ce chapitre, nous évoquerons brièvement un roman de Michel Grimaud, *Le Paradis des Autres*, qui situe son action non plus dans un décor urbain, mais bien dans un village français.

À la mort de sa mère, Djamil suit son père Ali en France.

Celui-ci doit bien accepter un licenciement abusif, la précarité du travail, l'exploitation salariale, l'insalubrité du « chez soi ». Mais comment arriver à s'habituer aux regards fermés, aux paroles suspicieuses, à l'humiliation quotidienne, à l'exclusion méthodique ?

*Le Paradis des autres* ou le chemin de croix d'un enfant, de l'incompréhension à la douloureuse lucidité...

[...] Dans l'épicerie, Ali attend près d'un rayon, son grand sac à la main. Des gens entrent, sortent, se servent, réclament, payent, se succèdent, se pressent autour d'eux sans les voir. On ne lui demande rien, il attend. Enfin, Djamil fait remarquer à son père:

— Tout le monde se sert seul, ici... Tu devrais en faire autant. Ali hésite, regarde. Un homme, arrivé bien après eux, prend quelques articles ici et là, passe à la caisse, repart.

— Tu as raison.

Ali se met, lui aussi, à parcourir les présentoirs, remplit son sac de victuailles. Brusquement, un cri éclate:

— Eh, dis ! Que me voles-tu là-bas !

L'épicière, toute ronde, se précipite, arrache des mains d'Ali le couffin déjà plein à moitié. Ali, cramois, bredouille:

— Mais je ne te vole rien ! Je fais comme tout le monde !

— Comme tout le monde ! On les connaît les Arabes, allez !

— Mais je te jure que je ne prenais rien !

— Ça va, ça va ! Passe à la caisse maintenant ou j'appelle les gendarmes...

— Oui, oui ! Je te paie tout de suite.

Ali est atterré. Djamil s'est fait tout petit dans un coin, il ne comprend plus. Ce monde est fou, complètement fou !

— On se croyait dans un libre service, sans doute !

— Mais non, voyons ! On se prenait pour quelqu'un du pays...

— Ah, ah !

— Dès que j'en ai un ou deux dans la boutique, je ne vis plus !

— Quand même, le village était plus tranquille avant; je ne comprends pas le père Bennière.

— Dites, quatre, qu'il en a cette année ! Cinq avec le gosse !

— Sa maison doit être belle, tiens !

— Sans compter que plus personne n'ose aller se promener par là-haut, maintenant. Il reste deux clients dans la boutique, et tandis que l'épicière fait le compte d'Ali, avec sa petite machine à calculer, les langues vont bon train... Djamil s'approche de son père, s'accroche à sa veste. Ne plus entendre, s'il pouvait ne plus entendre ! Ne plus voir leurs visages de haine, s'il pouvait être aveugle !

— Cent trente-neuf francs, et ne recommence jamais plus, hein ? Ali, au comble de la confusion, détourne les yeux et répond comme un enfant pris en faute :

— Oui, oui ! Je te jure.

Fébrilement, il dépose deux billets sur la caisse, ramasse la monnaie que l'épicière pousse vers lui, et se sauve bien vite, entraînant Djamil.

— Vous avez vu sa tête ? Je n'aimerais pas le rencontrer seule au coin d'un bois ! Djamil claque la porte derrière eux. Enfin ! C'est fini, il ne les entend plus, et là-bas, au bout de la ruelle, Omar et Hussein arrivent, bras dessus, bras dessous, sourire aux lèvres.

— Tu en fais une mine, Ali ! Et le petit aussi... Que s'est-il passé ? Djamil a fait une bêtise ?

Ali ne répond pas, encore trop ému pour parler. C'est Djamil qui, d'une voix rageuse, révolté, raconte l'incident. Hussein hausse les épaules et déclare, fataliste:

— On n'y peut rien ! On n'y peut rien, mon frère !

— J'aurais dû te prévenir, ajoute Omar. Cette femme croit toujours qu'on veut la voler, dès que l'on met les pieds dans sa boutique... Par contre, elle ne se gêne jamais pour nous escroquer ! J'aurais dû te conseiller aussi de toujours recompter après elle, sa spécialité, c'est d'additionner plusieurs fois le même prix ! Elle nous sert toujours les derniers, il ne faut pas avoir peur de l'obliger à expliquer sa facture ! [...]

MICHEL GRIMAUD,  
*Le Paradis des autres*



1. André VIDEAU, A la recherche de la culture immigrée in *Hommes et Migrations*, n°1144, Juin 1991.

## B. LE RACISME COMME MOTEUR DE MARGINALISATION

Le rejet de l'étranger s'affirme lorsque le « seuil de tolérance » (ou de saturation) est franchi. Ce phénomène de rejet est moins lié à des conditions objectives que subjectives (ce qui fait que le prétendu « seuil » ne correspond à aucune réalité chiffrable) : il est fonction non pas tellement de la proportion réelle d'immigrés dans une population donnée que de leur « visibilité ». Remarquons à ce propos que le malaise serait aussi perceptible si l'on remplaçait, dans une rue, un immeuble, un quartier, les 30 ou 40 % de Beurs par d'autres groupes « non conformes » (personnes handicapées, réfugiés bosniaques, familles asiatiques, etc.). Le sentiment d'insécurité ne dépend pas de la personnalité ou de la qualité de Beur mais de la sensation d'être minorisé en face de personnes décalées par rapport à une norme rassurante.

Au niveau objectif, le problème est surtout urbain : il est incontestable que certains quartiers de Liège ou de Charleroi, certaines communes de la périphérie bruxelloise ou parisienne sont devenus des « ghettos » beurs. Pourtant, alors que cette réalité existe depuis au moins deux décennies, elle n'est ressentie comme intolérable que depuis peu de temps. Les raisons de ce phénomène sont multiples : citons la montée des partis d'extrême-droite qui ont fondé, dans une certaine opinion publique, leur légitimité sur des discours nationalistes et xénophobes très mobilisateurs ; l'arrivée massive, en pleine crise économique, des enfants d'immigrés sur le marché de l'emploi ou plus souvent sur les listes de demandeurs d'emploi... ; la dérive d'un certain nombre de jeunes en décrochage scolaire, professionnel ou familial vers la drogue et, partant, la délinquance et la prostitution. Il est clair, à nouveau, que cette dérive n'affecte pas que les milieux beurs ; cependant, ceux-ci sont particulièrement fragiles. Outre leur relative faiblesse socio-économique, ils se trouvent fréquemment privés de véritables projets d'avenir : nous l'avons vu, leur identité et leur insertion problématiques au sein de la société occidentale peuvent les pousser à démissionner. En outre, la fréquente faiblesse de l'image paternelle — le père étant ouvrier ou chômeur, et le plus souvent absent de tous les domaines de la vie culturelle européenne — est particulièrement déstabilisante dans ces communautés où le rôle du père est traditionnellement prédominant : le jeune refuse de s'identifier à une figure qu'il trouve socialement négative mais ne trouve rien pour combler ce manque.

Mais l'hostilité à l'égard de ces jeunes relève tout autant de la subjectivité, voire de l'irrationnel.

Comme l'explique André Videau, « les murs édifiés autour du respect des différences furent ébranlés par l'arrivée tumultueuse des bataillons de la « deuxième génération » et par l'écroulement du mythe du retour [...] Il y eut partout, à demeure, des jeunes d'origines diverses, bien plus visibles que leurs parents parce qu'ils débordaient bruyamment des écoles et couraient les rues »<sup>1</sup>

Mieux intégrés, plus présents dans notre société, ils devenaient trop visibles, engendrant la peur...

Malgré l'effort d'adaptation à cette nouvelle réalité entrepris ces dernières années par diverses organisations socio-culturelles ou politiques, peu de choses ont été effectivement accomplies : perpétuation de ghettos qui décuplent l'impression de saturation, promiscuité pénible dans des appartements trop étriqués pour des familles nombreuses, peu de terrains de sports accessibles



à peu de frais, peu de foyers culturels prévoyant des activités rencontrant les intérêts des jeunes, peu de lieux de rencontre... La présence des adolescents, dans leurs cités ou leurs quartiers, est alors devenue plus insistante encore : ils « traînent » dans les couloirs des immeubles, sur les parvis bétonnés, dans les entrées et les parkings. Désœuvrés, ils dégradent les lieux, ou simplement chahutent. Des bandes se forment, souvent inoffensives, mais suffisamment manifestes pour déranger, irriter, effrayer ou faire basculer le fameux seuil de tolérance : tous les « bouclés-bronzés » sont vite perçus comme d'inquiétants rôdeurs et les chiens de garde, les armes dites « d'auto-défense » ouvrent la voie à un climat de suspicion malsaine, puis aux « réflexes » malheureux...

*Le thé au harem d'Archy Ahmed* de Medhi Charef qui, tant sous sa forme romanesque que dans son adaptation filmique, a connu un succès sans précédent dans la jeune histoire de la culture beur, brosse un tableau à la fois lucide, impitoyable, désespérant et drôle du microcosme des cités HLM.

Quel présent et quel avenir surtout pourraient sortir Madjid le Beur ou Pat le Français de la grisaille ou de l'angoisse, de la violence et du désœuvrement ambiant ? Le père du premier, rescapé d'un accident de travail, a sombré dans une vie végétative, celui du second a abandonné famille et murs de béton. Il ne demeure que la camaraderie de la bande avec le risque toutefois que la drogue et les « conneries » ne deviennent les maîtres du jeu...

[...] Enfin, qui peut se vanter de ne point porter de cornes dans ces pigeonniers d'immeubles ? Il y a l'ennui, les habitudes, le désir d'autre chose pour sortir de la routine. Faut bien casser une certaine morosité. Cette grisaille qui s'installe et qui étouffe en serrant fort sur le corps petit à petit comme une pieuvre. Elle entoure, tire et monte jusqu'à la gorge.

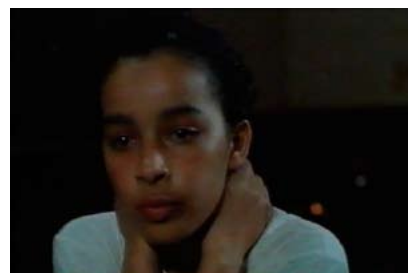
[...] Dans le béton, qu'ils poussent, les enfants. Ils grandissent et lui ressemblent, à ce béton sec et froid. Ils sont secs et froids aussi, durs, apparemment indestructibles, mais il y a aussi des fissures dans le béton. Quand il pleut, on les distingue mieux, c'est comme des larmes qui coulent sur les joues pâles d'un petit à qui on a taxé ses billes et qu'à pas de grand frère pour le défendre. Ça se lézarde sur la peau, et ça surprend et ça descend comme un fleuve sur une de ces cartes de géographie qu'on essayait de nous faire entrer dans la tête à grands coups de pied au cul, à nous dégoûter des voyages. Qu'est-ce qu'il y a comme fissures dans le béton : sur le cœur, sur le front, déjà tout petit. Ça s'élargit avec le temps, ça pénètre davantage et ça s'étend comme un lac, une déchirure, cicatrice indélébile, jusqu'aux tripes. Et ça ressort dans les moments difficiles, quand le corps et l'âme sont fâchés, ne se tiennent plus la main. Elles reviennent, ces fissures, elles démantèlent, il faut qu'on s'en occupe, sinon ça te bouffe, ça gonfle, ça t'étouffe, l'envie d'exploser, l'envie de crier. Faut surtout pas chialer, parce que la faiblesse est alors reconnue, citée, criée, répandue. Faut pas pleurer. Faut pas, petit ! Emmagasiner encore et toujours en attendant, avec l'espoir peut-être de se réconcilier avec soi-même et avec la vie. Sinon c'est l'explosion, ça se réveille comme un volcan qui a longtemps ruminé sa vengeance contre tout ce qui lui a été bourré dans la gueule. Il évacue l'énergie somnolente en ses tripes. De bonne elle est devenue mauvaise, dévastatrice, et c'est la violence. Le refus. Le refus de se laisser étouffer. Contre la récupération de soi. Contre l'autodestruction, le silence, c'est la violence qui prend le dessus et on devient irrécupérable. On ne se remet pas du béton. Il est partout présent, pesant, dans les gestes, dans la voix, dans le langage, jusqu'au fond des yeux, jusqu'au bout des ongles. Sur les bras il se transforme en trèfle à quatre feuilles tatoué en vert bouteille et dédié à sa mère, avec une rosé. A jamais. Il suit partout comme une ombre. Même au Pérou il suivra celui qui est né dedans. Même dans le lit de la plus belle, de la plus riche. Ça a une odeur aussi, le béton... Celle qui dort au fond de la gorge. Plutôt entre le palais et le commencement de la gorge, dans le petit creux. Pour l'enlever, cette odeur ? Oualou ! Tout a été essayé, toutes les bières, toutes les drogues. Rien. Elle reste, comme une chenille s'accroche à sa branche. Ceux qui ont essayé par la strangulation y sont restés. Ce petit creux qui dit bien ce qu'il veut dire ne te lâche pas la grappe. Il ne te la lâche que quand le Bon Dieu t'a fait dans ses vendanges. Ça chante pas, le béton, ça hurle au désespoir comme les loups dans la forêt, les pattes dans la neige, et qui n'ont même plus la force de creuser un trou pour y mourir. Ils attendent comme des cons, voir si quelqu'un viendrait pas leur donner un coup de main. Ils attendent comme les mômes du béton. Ils font peur. On s'écarte de leur territoire. Quand on veut s'occuper d'eux c'est pour mieux les détruire, proprement. Pour les séparer. En horde ils attaquent. Ils dérangent.

MEHDI CHAREF,  
*Le thé au harem d'Archi Ahmed.*

Paradoxalement, ce sont ces mêmes banlieues sordides qui ont produit un Medhi Charef, artiste pluridisciplinaire aujourd'hui reconnu. Charef est loin d'être un cas isolé : la littérature beur, d'abord contestataire, est en train de mûrir; à travers des œuvres à l'ambition plus « universelle », l'identité des Beurs est en train de s'inventer, de s'écrire non plus comme un compromis mais dans toute son originalité et d'être reconnue enfin comme telle...

Pour compléter cet aperçu de la littérature beur, nous avons établi un répertoire bibliographique reprenant, outre les références des ouvrages précités, un ensemble d'œuvres abordant le vécu de l'immigré maghrébin dans nos sociétés occidentales, ou encore la difficile émancipation de jeunes dans les sociétés musulmanes. Cette liste a été conçue de façon à ce que tout professeur choisissant le créneau littéraire pour aborder ce thème, puisse proposer à chacun de ses élèves la lecture d'un ouvrage différent.

➔ Liste à la page 38





Bernard BAROKAS, *La révolte d'Ayachi*,  
Paris-Louvain-la-Neuve, éd. Duculot, 1975. \*

Azouz BEGAG, *Béni ou le Paradis Privé*,  
Paris, Seuil, coll. « Point Virgule », 1989.

Azouz BEGAG, *Le Gone du Chaâba*,  
Paris, Seuil, 1986. \*

Farida BELGHOUL, *Georgette*,  
Paris, Barrault, 1986.

Jeanne BENAMEUR, *Samira des Quatre-Routes*,  
Paris, Flammarion, Coll. « Castor-Poche » n° 353. \*

Gil BEN AYCH, *Le livre d'Etoile*,  
Paris, Seuil, coll. « Point-Virgule », 1986.

Tahar BEN JELLOUN, *L'enfant de sable*,  
Paris, Seuil.

Tahar BEN JELLOUN, *La réclusion solitaire*,  
Paris, Denoël, 1976.

Tahar BEN JELLOUN, *Les yeux baissés*,  
Paris, Seuil, 1991.

Rachid BOUDJEDRA, *Topographie idéale pour une agression caractérisée*,  
Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986.

Mehdi CHAREF, *Le harki de Meriem*,  
Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1989.

Medhi CHAREF, *Le thé au harem d'Archi Ahmed*,  
Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991.

Marie FERAUD, *Anne ici, Sélima là-bas*,  
Paris-Louvain-La-Neuve, éd. Duculot, coll. « Travelling », 1986.\*

Michel GRIMAUD, *Le paradis des autres*,  
Paris, Rageot-Editeur, coll. « Cascade-Aventure », 1992.\*

Nacer KETTANE, *Le sourire de Brahim*,  
Paris, Denoël, 1985.

J.M.G. LE CLEZIO, *Désert*,  
Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1980.

Aïcha LEMSINE, *La Chrysalide*,  
Paris, éd. des Femmes, 1977.







Leïla SEBBAR, *Fatima ou les Algériennes dans un square*,  
Paris, Stock, 1981.

Leïla SEBBAR, *Parle mon fils, parle à ta mère*,  
Paris, Stock, 1984.

Leïla SEBBAR, *Sherazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*,  
Paris, Stock, 1982.

Lucie Guy TOUATI, *Et puis je suis parti d'Oran*,  
Paris, Flammarion, n° 107, 1985. \*

Fettouma TOUATI, *Le printemps désespéré*,  
Paris, L'Harmattan, 1984.

Michel TOURNIER, *La goutte d'or*,  
Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986.

N.B. : les ouvrages suivis d'un astérisque sont abordables plus particulièrement par des adolescents entre 12 et 15 ans.



## 2

## DEUXIÈME PARTIE l'Algérie

### A. UNE TERRE DE SABLE ET DE LUMIÈRE: DU MYTHE À LA RÉALITÉ

Située dans le nord du continent africain, l'Algérie, comme la Tunisie et le Maroc, fait partie du Maghreb. Ce terme signifie le « couchant »; il date de la conquête arabe (7<sup>e</sup> siècle) et fait référence à la position que ces terres occupent par rapport à l'ensemble du monde arabe : ces pays en dessinent effectivement la frontière occidentale.

Couvrant une superficie de 2.382.000 km<sup>2</sup>, l'Algérie apparaît comme l'un des plus grands pays du continent africain. Son nom vient de l'arabe « Al Djézaïr »-qui désigne aussi Alger, la capitale-et signifie « l'île », allusion sans doute aux deux petits îlots situés en face d'Alger. Son territoire est limité au nord par la Méditerranée, à l'ouest par le Maroc, le Sahara occidental et la Mauritanie, au sud par le Mali et le Niger, et à l'est par la Libye et la Tunisie.

Le nord du pays est composé principalement de chaînes montagneuses (l'Atlas Tellier, l'Atlas Saharien, le massif de l'Aurès), dont l'altitude varie entre 300 et plus de 2 000 mètres.

Quant au désert du Sahara, qui s'étend sur la plus grande partie du pays (environ les 4/5 du territoire), il commence au-delà de l'Atlas Saharien. Il se situe en moyenne à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer; au nord, il est composé d'ergs, c'est-à-dire de sable (le grand Erg Occidental et le grand Erg Oriental) tandis que plus au sud, il est essentiellement composé de régions rocheuses, de regs. Dans le sud-est, à proximité de la frontière libyenne, se dresse le massif du Hoggar, composé de roches. Celui-ci abrite le point culminant du pays : le Tamat (dont la hauteur atteint près de 3 000 mètres).

➔ suite du texte page 43



DÉMOGRAPHIE	STATISTIQUES DE L'ÉTAT CIVIL
<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Population</b> (estim. 1988) : 23 849 000.</li> <li>• <b>Densité</b> (1988) : 10,0 hab./km<sup>2</sup>.</li> <li>• <b>Répartition urbaine/rurale</b> (1987) : population urbaine 49%; population rurale 51 %.</li> <li>• <b>Répartition par sexe</b> (1986) : hommes 49,64%; femmes 50,36 %.</li> <li>• <b>Projection démographique</b> : 25 350 000 en 1990; 34 400 000 en 2000.</li> <li>• <b>Temps de doublement</b> : 26 ans.</li> <li>• <b>Composition ethnique</b> (1983) : Arabes 82,6%; Berbères 17,0%; Français 0,1 %; autres 0,3 %.</li> <li>• <b>Appartenances religieuses</b> (1980) ; musulmans sunnites 99,1%; catholiques 0,5%; autres 0,4%.</li> <li>• <b>Principales villes</b> (1987) : Alger 1 483 000 hab.; Oran, 590 000 hab.; Constantine 438 000 hab.; Annaba 310 000 hab.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Taux de natalité</b> (1987) : 34,6‰ (moyenne mondiale 26,0‰); taux de naissances légitimes n.d., illégitimes n.d.</li> <li>• <b>Taux de mortalité</b> (1987) : 7,0‰ (moyenne mondiale 9,9 ‰).</li> <li>• <b>Taux d'accroissement naturel</b> (1987) : 27,6 ‰ (moyenne mondiale 16,1 ‰).</li> <li>• <b>Taux de fécondité</b> (nombre moyen de naissances par femme en âge de procréer, 1987) : 5,9.</li> <li>• <b>Nombre de mariages</b> (pour 1 000 hab., 1985) : 5,7.</li> </ul> <p style="text-align: right; margin-top: 20px;">in Atlas statistique, <i>Chiffres du monde</i> 1989, Paris, <i>Encyclopaedia Universalis</i>, 1989.</p>





## 1. UN SOL ET UN CLIMAT TRÈS RUDES

Seule la région côtière bénéficie d'un climat vraiment supportable, de type méditerranéen. Des étés chauds et secs y alternent avec des hivers doux et pluvieux. La végétation y est relativement abondante, et l'agriculture possible.

Si les hauts plateaux situés entre l'Atlas Tellier et l'Atlas Saharien reçoivent encore quelques pluies, les vastes étendues désertiques ne connaissent, elles, que de très faibles précipitations. Il n'y a pratiquement pas d'eau, et par conséquent très peu de végétation. Seules les oasis bénéficient de nappes d'eau souterraines. Elles sont repérables à la présence de palmiers, dont les longues racines peuvent aller chercher l'eau très bas dans le sol.

Quant aux écarts de température, ils peuvent être fort importants entre le jour et la nuit, entre l'hiver et l'été; dans le désert, en été, les températures moyennes peuvent atteindre 40°, mais l'hiver, il peut y geler.

La nature du sol et les conditions climatiques imposent ainsi un cadre de vie très rude et très rudimentaire aux populations nomades qui vivent dans le désert. Souffrant régulièrement de la faim, de la soif, de la chaleur ou du froid, ces nomades sont parfois obligés de parcourir de très longues distances pour trouver la rare végétation nécessaire à la survie de leurs troupeaux.

Cette réalité contraste avec une certaine image mythique du désert que conserve l'Occidental. Dans *Cheb*, c'est d'ailleurs à ce décalage que l'officier du centre de recrutement fait allusion, de manière évidemment très ironique, lorsqu'il décide d'envoyer Merwan dans le désert: « Je sais ce qui t'a fait manquer l'appel: le désert, l'appel du désert... Ils aiment le désert, les Français... ».



## 2. UN AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE DIFFICILE

En Algérie, l'agriculture ne peut être pratiquée que dans le nord du pays, là où la terre est fertile et les pluies suffisantes. Dans le reste du pays, elle est impossible, excepté dans les oasis: les nappes d'eau qu'elles recèlent dans leur sous-sol sont rame-nées artificiellement à la surface et permettent la culture de légumes et la plantation de palmiers-dattiers.

Il faut signaler par ailleurs que la progression du désert entraîne chaque jour dans le nord la perte d'une grande partie de terres arables. Pour essayer d'enrayer ce phénomène, on a planté au sud de l'Atlas Saharien, il y a une vingtaine d'années, une forêt de pins large de 10 à 100 km, et longue de 1 500 km. Les arbres résistaient toute-fois mal aux conditions climatiques et ce « Barrage vert » n'a pas su stopper l'érosion des terres agricoles.





## B. LA SOCIÉTÉ ALGÉRIENNE

### 1. LES PRINCIPAUX GROUPES ETHNIQUES

La population algérienne est composée essentiellement d'Arabes (82,6%) et de Berbères (17%); ces derniers vivent pour la plupart en Kabylie, une région du nord située à l'est d'Alger, et dans le massif de l'Aurès. Bien qu'ils soient de religion musulmane, comme la majorité des Algériens, les Berbères ont conservé des coutumes et des dialectes originaux. Tant du point de vue social que du point de vue culturel, les différences sont par conséquent très nettes entre les Arabes et les Berbères. Ceux-ci ont par exemple leur propre juridiction concernant les affaires relatives au droit civil ou familial. Le gouvernement s'employant à arabiser au maximum l'ensemble de la société algérienne, on comprend aisément que ce soit en Kabylie que se développe la plus forte opposition et qu'il y éclate rapidement des émeutes.

Quant au Sahara, il est peuplé surtout de tribus nomades appelées Touaregs ou « Peuple du voile ». Ceux-ci ont une société très hiérarchisée, fondée sur un système archaïque de classes (les seigneurs, les vassaux, les esclaves).

Chez les Touaregs, les femmes ont le visage découvert, et c'est seulement chez les hommes que le voile recouvre la totalité de la face, ne laissant apparaître que les yeux et le nez. Le voile leur sert non seulement de protection contre les rayons du soleil, le sable et le vent, mais il a aussi une fonction symbolique : tout homme qui le porte signifie par là qu'il est devenu adulte. En référence à la teinte la plus courante de ces voiles — l'indigo —, couleur qui déteint sur leur peau et dont les femmes s'enduisent le visage pour se protéger du soleil, on appelle également les Touaregs les « Hommes Bleus ».



### 2. LES LANGUES

Durant toute la période de colonisation, la langue officielle était le français. Après l'indépendance (1962), beaucoup d'Algériens refusèrent de conserver ce choix, qui leur rappelait la domination coloniale. Comme les divers dialectes berbères n'existaient bien souvent qu'en tant que langues orales, on choisit finalement l'arabe. Dans la pratique cependant, les milieux industriels et politiques utilisent toujours le français comme langue écrite et parlée. Contrairement aux Berbères, les Touaregs ont, eux, une langue écrite, en principe connue seulement des femmes.

### 3. LA RELIGION

Depuis l'indépendance, la religion officielle est l'Islam : entre 90 et 99% de la population est de religion musulmane sunnite. Une fois la guerre terminée (1962), l'Islam allait devenir un facteur d'unification très important : seul lien entre les groupes sociaux, la religion devenait en outre trait d'union entre populations arabes et populations berbères.

Dans les campagnes, l'Islam se mélange avec des pratiques remontant à l'époque pré-islamique (avant le septième siècle). La population pratiquait alors la religion animiste (qui attribue aux choses une âme analogue à l'âme





humaine). Sorciers, sorcières y côtoient les Marabouts (de l'arabe morâbit: « moine-soldat ») — les saints de l'Islam, dont les « Kouba » ou tombeaux apparaissent comme autant de lieux de pèlerinage -, et le culte d'Allah se double du culte des Ancêtres.

Sur un autre plan, le mouvement intégriste musulman récolte en Algérie de plus en plus de suffrages. Comme dans les autres pays arabes, ce mouvement réactionnaire prône la remise en vigueur de vieilles traditions musulmanes tout à fait anachroniques par rapport à la société moderne, et se déclare en faveur d'une justice entièrement fondée sur les lois coraniques. Dès 1985, ce mouvement a commencé à s'en prendre violemment aux institutions du pays, ce qui a amené le gouvernement à prendre de plus en plus de mesures pour lutter contre cette vague de fanatisme religieux.



## C. L'ALGÉRIE HIER ET AUJOURD'HUI



### 1. AVANT LA COLONISATION FRANÇAISE: QUELQUES POINTS DE REPÈRES.

Au 7<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, les régions côtières d'Afrique du Nord furent conquises par les Carthaginois, tandis que les Numides, un peuple berbère nomade, restaient maîtres d'une région qui s'étendait à l'époque entre le pays de Carthage et la Mauritanie. Pendant longtemps, Numides et Carthaginois furent alliés. Au deuxième siècle avant notre ère, le roi numide Masinissa conclut cependant avec les Romains une alliance pour renverser Carthage (l'actuelle Tunis), qui était alors une colonie commerciale très prospère et très puissante, fondée au 9<sup>e</sup> siècle par les Phéniciens. La ville sera effectivement détruite en 146, au terme de la troisième guerre Punique, ce qui permit aux Numides d'assurer à leur tour leur hégémonie sur la région. Mais Jugurtha, le petit fils de Masinissa devenu roi, fit massacrer de nombreux Romains. L'inévitable invasion des troupes romaines déclencha une guerre longue et éprouvante, au terme de laquelle les Numides furent battus. Pendant une longue période, les Romains détinrent ainsi le pouvoir dans le nord de l'Algérie actuelle: dès 46 avant Jésus-Christ, la Numidie et Carthage furent réunies pour former la « Province pro-consulaire d'Afrique ». Après une longue domination romaine de 5 siècles, le territoire sera ensuite envahi par les vandales, un peuple germanique, puis les Byzantins et enfin les Arabes.

Dès lors et jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle, le « Maghreb » verra la succession de nombreuses dynasties musulmanes avant d'être finalement envahi par les Espagnols.

Appelés à l'aide, les corsaires turcs placés sous l'égide du célèbre Barberousse repousseront les Espagnols: en 1529, l'Algérie devient alors une partie de l'Empire Ottoman.



### 2. LA COLONISATION FRANÇAISE

#### a. Le contexte général

La domination turque prit fin en 1830, lorsque les Français envahirent le pays. A cette époque, de nombreux pays européens, secoués par la Révolution Industrielle tentaient de s'implanter dans diverses régions d'Afrique où ils comptaient trouver les matières premières pour l'industrie, secteur alors en pleine expansion: les dernières décennies du 19<sup>e</sup> siècle virent ainsi la quasi totalité de l'Afrique conquise par les puissances européennes, principalement par la France et l'Angleterre: tandis que les Britanniques s'installaient, entre autres, en Egypte, au Soudan, en Ouganda, au Kenya, au Nigeria, au Ghana et dans plusieurs pays d'Afrique australe, les Français s'octroyaient tout le Maghreb, la Mauritanie, le Mali, le Niger, le Tchad, la Côte d'Ivoire, la Haute-Volta (aujourd'hui le Burkina Faso), le Dahomey (actuellement le Bénin), la République Centrafricaine et Madagascar (une île située au large des côtes du sud-est africain).

Portugais, Espagnols, Belges, Allemands et Italiens établirent également des colonies en Afrique, mais sur un moindre territoire.







Cette appropriation des Etats africains par les puissances européennes conduisit inévitablement à des conflits et à des heurts, aussi bien entre les puissances elles-mêmes — qui se mirent d'accord sur la répartition des terres en 1885 lors de la Conférence de Berlin — qu'entre Etats européens et populations africaines : dans la plupart des pays, des mouvements d'opposition sont apparus dès le début du 20e siècle. Il a fallu attendre toutefois la fin de la seconde guerre mondiale pour que le processus de décolonisation soit vraiment amorcé, sous la pression d'actions de guérillas menées contre les puissances coloniales en place. La plupart des colonies ont finalement acquis leur autonomie et leur indépendance à la fin des années 50 et durant les années 60.

### b. Le cas de l'Algérie

Arrivés en Algérie dès 1830, les Français durent faire face à une forte opposition principalement de la part des Berbères, menés par Abd-El-Kader. C'est seulement une vingtaine d'années plus tard qu'ils réussirent à briser cette opposition et à s'imposer effectivement dans le nord du pays. D'autres régions ne seront contrôlées que bien des années plus tard. Par exemple, c'est seulement au début du 20e siècle qu'ils parviendront à étendre leur domination sur certaines parties du Sahara habitées par les Touaregs.

Devenue colonie d'immigration, l'Algérie accueille alors de nombreux agriculteurs français; ceux-ci s'installent dans le nord du pays, là où les terres sont réputées fertiles. Les fermiers autochtones eux, sont repoussés vers des zones nettement moins cultivables, à savoir les régions de hauts plateaux et de montagnes.



Considérée comme une province française, l'Algérie voit progressivement s'implanter sur son territoire la culture et le mode de vie français : le français devient la langue officielle, tandis que la législation française se substitue à la législation musulmane. Le droit de vote n'est accordé qu'aux Algériens ayant opté pour la nationalité française, c'est-à-dire à un pourcentage minime de la population indigène. Ceci s'explique par le fait que, pour obtenir la nationalité française, les Algériens devaient totalement renoncer à leur culture.

Sous la colonisation française, qui dura près de 130 ans, la population algérienne a compté parmi les plus pauvres du monde.

### c. La guerre d'indépendance (1954-1962)

C'est seulement durant la seconde guerre mondiale et durant la période d'après-guerre que se sont développés les premiers mouvements de résistance contre les colons. Isolés et donc peu puissants, ces mouvements d'opposition n'aboutirent toutefois à aucun résultat concret.

En 1954, les choses commencèrent à évoluer avec la création du FLN (le Front de Libération Nationale). Celui-ci regroupait tous les mouvements d'opposition, principalement menés par la gauche et les théologiens musulmans, qui réclamaient le maintien de la religion et de la culture musulmanes. De plus en plus puissant, le FLN mit au point de nombreuses actions de guérillas contre lesquelles les Français réagirent par la force et par nombre d'interventions politiques. En 1959, Charles De Gaulle accéda au pouvoir en France et, à la grande déception des Français d'Algérie, se prononça, après quelques tergiversations, en faveur de l'indépendance du pays.

Deux années plus tard, l'échec du putsch militaire déclenché à Alger par des généraux hostiles à la politique de De Gaulle divisa définitivement les Français





en deux camps : ceux de la métropole, regroupés derrière le chef de l'Etat, et ceux d'Algérie, groupés derrière les militaires insurgés.

Après l'échec du coup de force, l'OAS (l'Organisation Armée Secrète), qui contenait notamment dans ses rangs tous les responsables du putsch entrés dans la clandestinité, tentera par tous les moyens d'empêcher la conclusion d'accords entre le FLN et le gouvernement français. Ils ne réussiront pourtant pas à empêcher les accords d'Evian, conclus entre les deux parties en mars 62. Ceux-ci mirent fin à une guerre d'indépendance longue et meurtrière et, le 3 juillet 1962, l'Algérie se proclama République Socialiste Indépendante. Les membres de l'OAS, qui était en réalité un mouvement fasciste, décidèrent à ce moment de pratiquer la « politique du pire », détruisant de nombreux bâtiments publics et procédant à des attentats aveugles.

Quant aux Harkis, qui désignent à l'origine les militaires indigènes d'Algérie servant dans les milices supplétives aux côtés des Français, ils furent arrêtés, torturés et massacrés en grand nombre par l'ALN (Armée de Libération Nationale) et le FLN. Ceux qui, malgré l'interdiction de rapatriement prononcée par le général De Gaulle, réussirent à regagner la France, y forment aujourd'hui, avec leurs enfants, une communauté estimée à 450 000 membres. Victimes du racisme et du chômage au même titre que les immigrés algériens, considérés par ceux-ci comme des traîtres, les jeunes Harkis subissent une double exclusion et vivent dans de nombreuses banlieues et cités souvent délabrées.

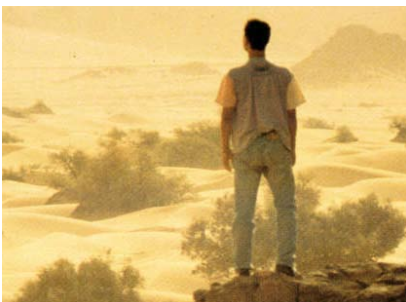
### 3. LA PÉRIODE D'APRÈS-GUERRE

#### a. Les options politiques

Après l'indépendance, Ben Bella, le premier président de la nouvelle République, tente d'instaurer une société socialiste, dont le principe était de mettre tout le monde sur un même pied d'égalité. Par la suite, les gouvernements poursuivront ce projet initial, sans toutefois parvenir à des résultats très concluants : de grandes différences subsisteront en effet toujours entre les pauvres (les agriculteurs et les ouvriers urbains) et les riches (les fonctionnaires, les techniciens hautement qualifiés,...), et aujourd'hui encore, seule une petite frange de la population a atteint un haut niveau de vie.

Selon l'ancienne constitution (qui date de 1976), l'Algérie a été, jusqu'en 1989, socialiste unipartite. Le seul parti politique autorisé était le FLN. Le chef de l'Etat, soutenu par le FLN, était choisi lors d'élections tous les cinq ans.

Bien qu'elle garantisse la liberté de réunion et la liberté d'opinion et qu'elle interdise toute discrimination sur base du sexe, du travail ou de la race, la constitution était loin d'être respectée sur tous ces points. Avant les émeutes de 1988, bien que les chiffres officiels attestent d'une opposition au régime quasiment nulle, la population algérienne acceptait très mal certaines mesures gouvernementales. C'est surtout en Kabylie, où se trouve concentrée une grande part de la minorité berbère, que s'est manifestée l'opposition la plus forte : l'introduction de l'arabe dans les écoles ainsi que l'imposition d'autres mesures visant à arabiser la population, ont régulièrement donné lieu à des émeutes.



### b. Les options économiques

Après l'Indépendance, l'économie algérienne a connu de grandes difficultés : d'une part, la guerre avait causé d'importants dégâts et d'autre part, l'Algérie se trouvait brusquement privée d'experts et de techniciens qualifiés. Une grande partie de la population travaillait à cette époque dans le secteur primaire (l'agriculture), qui n'était pas un secteur très rentable. Afin de réduire la dépendance à l'égard des pays occidentaux, les gouvernements successifs ont alors décidé de mettre l'accent sur l'industrialisation et l'exploitation des ressources naturelles, essentiellement le pétrole et le gaz, exportés en majeure partie vers les pays de la CEE, les Etats-Unis et le Japon.

En ce qui concerne le secteur industriel, il faut signaler que la majorité des entreprises sont sous contrôle gouvernemental et sont loin de tourner à plein rendement.

L'accent a été mis sur le développement de l'industrie lourde (l'industrie pétrochimique, sidérurgique et métallurgique), ainsi que sur la création de cimenteries, d'usines de matériaux de construction et d'usines importantes pour le développement de l'agriculture.

Dans ce domaine précisément, avant la colonisation, l'Algérie subvenait en grande partie à ses besoins. Mais les agriculteurs français mirent, eux, l'accent sur les produits destinés à l'exportation (les céréales, les oranges, le tabac et le vin), modèle qui sera conservé par la suite.

Parmi les principaux produits agricoles, on compte les céréales, le raisin (le vin reste l'un des principaux produits d'exportation), les olives, les agrumes et les dattes.

Au total, près de la moitié de la population algérienne travaille dans le secteur primaire. Parmi elle, un très petit nombre d'agriculteurs sont propriétaires de leurs terres.

Les autres travaillent soit au sein d'entreprises publiques : ces entreprises, nationalisées et autogérées par les travailleurs, proviennent des entreprises abandonnées par les Français après la proclamation de l'Indépendance. Soit encore ils travaillent dans les coopératives socialistes. Ces coopératives agricoles aidées par l'Etat sont très nombreuses ; elles sont issues d'un vaste programme appelé la « Révolution Agraire », dont l'objectif était la suppression des grandes propriétés foncières et la redistribution des terres aux fermiers qui n'en possédaient pas.

## 4. LES ÉVÉNEMENTS RÉCENTS

### a. Le paysage social à la veille des émeutes d'octobre 88

À la mort de Boumediène, second président de la République, Chadli Benjedid hérite, en 1978, d'un pays en proie à une démographie incontrôlée et à de graves problèmes économiques et sociaux, situation qui ne fera qu'empirer au fil des années : taux de chômage élevé (25% de la population active), pauvreté généralisée, surpopulation des quartiers défavorisés des grandes métropoles, grave pénurie de logements... Tous ces obstacles au bien-être individuel vont générer des tensions et favoriser l'émergence de l'intégrisme musulman. Sans insister sur cet aspect délabré de la société algérienne, Rachid Bouchareb cerne parfaitement en quelques répliques la situation actuelle de l'Algérie. Lorsqu'il explique à Merwan qu'il a déjà un enfant et que sa femme va bientôt mettre





au monde un deuxième, le jeune milicien remarque en souriant : « Bientôt, on sera 100 millions dans ce bled ! ». Plus tard, il lui explique encore : « Moi, j'suis jamais sorti d'Algérie... Tu sais où je voudrais bien aller ? En Australie... Il y a de la place pour tout le monde là-bas ! Ici, un jeune comme moi ? Il sert à rien du tout ! J'suis marié. J'aurai jamais un logement à moi ! Impossible... Faut une vie de travail pour s'acheter une voiture ici. Chez moi, on vit à 14 dans un trois-pièces... Tu sais où j'ai fait mes 2 enfants à ma femme, pour pas gêner?... Dans les chiottes, sur le palier... On vit mal ici ! Moi, je préfère la leur laisser ma part de l'Algérie. Dis-moi, on tue toujours des Arabes en France?... Même là-bas, y a pas de justice ! ».

De même, le discours du conducteur de taxi clandestin résume en quelques mots le pourquoi des dérapages fanatiques qui secouent l'Algérie de-puis quelques années. Après s'être plaint des difficultés qu'il a eues à trouver un pneu de rechange (finalement obtenu à prix d'or au marché noir), le conducteur irrité invoque l'Islam et tonne : « La loi islamique, c'est ce qui nous sauvera », ce à quoi l'un des passagers rétorque : « Stop, ne mélange pas tout : la politique, c'est la politique ; la religion, c'est la religion ! ».

Beaucoup, cependant, feront l'amalgame. « Quand nous serons un Etat islamique, il n'y aura plus de pauvres. Tout le monde aura du travail. Les riches ne viendront pas nous prendre nos femmes... » déclare un militant du FIS (Front Islamique du Salut). Une réponse séduisante pour une masse populaire en proie au plus grand désarroi moral...

#### b. La menace d'une guerre civile généralisée

En octobre 1988, une émeute insurrectionnelle éclate à Alger. La répression de cette révolte par l'armée fait des centaines de victimes. Presse par les événements, le Président prend alors des mesures en faveur des libertés individuelles et publiques ; il instaure le multipartisme, la liberté de presse et d'opinion et, en février 89, une nouvelle constitution voit le jour. Malgré ces réformes, les émeutes islamistes continuent d'enflammer les centres urbains. Au mois de décembre 1991, le FIS remporte au premier tour les premières élections libres du pays. Placé devant un cruel dilemme (soit ne pas intervenir et laisser accéder au pouvoir un parti d'extrême-droite, avec ses excès fanatiques et ses mesures rétrogrades, soit interrompre le processus démocratique pour écarter le péril islamiste), Chadii Benjedid choisit la démission : le second tour des élections est supprimé et le processus démocratique suspendu. L'armée instaure alors l'Etat d'urgence et confie les pouvoirs du président de la République à un Haut Comité d'Etat (le HCE), à la tête duquel il place Mohamed Boudiaf, ex-militant du FLN en exil au Maroc.

Rien ne changera vraiment durant ses cinq mois de présidence. Le FIS, qui s'est doté entre-temps d'une direction et d'une organisation clandestines, dirige dans l'ombre l'action des diverses organisations de combat (dont la plus connue est le MIA, le Mouvement Islamique Armé). Une vaste campagne d'assassinats est programmée, nombre d'actions terroristes et d'actes d'intimidation sont menés principalement contre les forces de l'ordre et les hauts fonctionnaires ; plus quotidiennement, menaces et agressions s'exercent à l'encontre des partisans d'une Algérie moderne ; les femmes sont particulièrement visées par ceux que l'on a appelés « les barbus » : plus question pour elles de travailler, de se promener seules le soir ou de divorcer : les représailles sont terribles et les menaces de mort fréquentes.



Parallèlement aux commandos urbains, les foyers de guérillas prolifèrent maintenant aussi dans les montagnes et les forêts. Pour parer à tous ces excès l'armée multiplie les opérations anti-guérillas, entraînant l'Algérie dans une spirale qui pourrait mener à une guerre civile généralisée.

Assassiné au mois de juin dernier, Boudiaf a été remplacé par Ali Kafi à la présidence du HCE. Depuis lors, celui-ci a procédé à l'arrestation des deux dirigeants principaux du FIS ainsi que de nombreuses personnalités très actives dans les milieux islamistes.

CENTRE CULTUREL LES GRIGNOUX  
(ÉCRAN LARGE SUR TABLEAU NOIR)  
9 rue Sœurs de Hasque B 4000  
Liège (Belgique)  
32 (0)4 222 27 78  
contact@grignoux.be  
<http://www.grignoux.be>

© Les Grignoux, 2008.

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tout pays.

Un ouvrage publié avec le soutien  
d'Europa Cinemas,

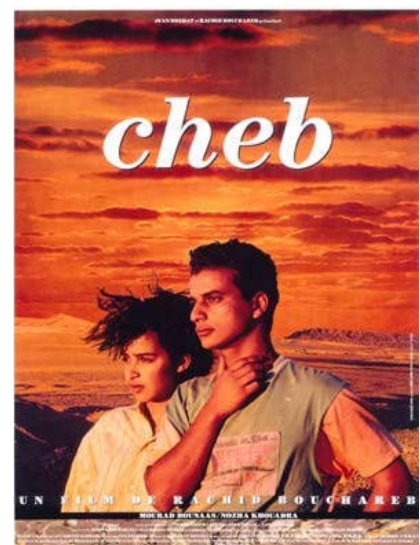


une initiative du programme Media  
des Communautés Européennes,  
de la Ville de Liège,  
de la Région Wallonne,  
de la Communauté française  
de Belgique



Ministère  
de la Communauté  
française

et de l'Administration Générale de  
l'Enseignement et de la Recherche  
scientifique,  
Service général des Affaires générales, de  
la Recherche en Éducation et du Pilotage  
interréseaux



*Amistad* de Steven Spielberg  
*Au nom du père* de Jim Sheridan  
*Aux bons soins du docteur Kellogg* d'Alan Parker  
*Babe* de Chris Noonan  
*Le Ballon d'or* de Cheik Doukouré  
*Bashu* de Bahram Beyzaie  
*Beaucoup de bruit pour rien* de Kenneth Branagh  
*Beaumarchais l'insolent* d'Edouard Molinaro  
*Le Bonhomme de neige* de Dianne Jackson  
*Le Bossu* de Philippe de Broca  
*Boyz'n The Hood* de John Singleton  
*Ça commence aujourd'hui* de Bertrand Tavernier  
*C'est pour la bonne cause* de Jacques Fansten  
*La Championne* d'Elisabeta Bostan  
*Le Château des singes* de Jean-François Laguionie  
*Cheb* de Rachid Bouchareb  
*Le Cheval venu de la mer* de Mike Newell  
*Cœur de dragon* de Rob Cohen  
*The Commitments* d'Alan Parker  
*Contre l'oubli* d'Amnesty International  
*Les Convoyeurs attendent* de Benoît Mariage  
*Cyrano de Bergerac* de Jean-Paul Rappeneau  
*Daens* de Stijn Coninx  
*Danger pleine lune* de Bratislav Pojar  
*Danny, le champion du monde* de Gavin Millar  
*Danse avec les loups* de Kevin Costner  
*Le Destin* de Youssef Chahine  
*East is East* de Damien O'Donnell  
*L'Enfant au grelot* de Jacques-Rémy Girerd  
*L'Enfant lion* de Patrick Grandperret  
*Erin Brockovich* de Steven Soderbergh  
*Eugenio* de Jean-Jacques Prunès  
*Les Évadés* de Frank Darabont  
*La Ferme des animaux* de John Halas  
*La Flèche bleue* d'Enzo d'Alò  
*Fucking Åmål* de Lukas Moodysson  
*Gattaca* d'Andrew Niccol  
*La Gloire de mon père* d'Yves Robert  
*& Le Château de ma mère* de Christophe Ruggia  
*Le Gone du Chaâba* de Gus Van Sant  
*Good Will Hunting* de Gus Van Sant  
*La Haine* de Mathieu Kassovitz  
*Henry V* de Kenneth Branagh  
*Himalaya* d'Eric Valli  
*Hors la vie* de Maroun Bagdadi  
*Le Huitième Jour* de Jaco Van Dormael  
*Il Postino* de Michael Radford  
*Imûbar* de Jacques Dubuisson  
*Jeanne la Pucelle* de Jacques Rivette  
*Le Journal d'Anne Frank* de Nagaoka Akiyoshi  
*The Kid & Les Temps modernes* de Charles Chaplin  
*Kirikou et la sorcière* de Michel Ocelot  
*Linnea dans le jardin de Monet* de Raymond Burlet  
*La Liste de Schindler* de Christina Bjork  
*Little Nemo* de Steven Spielberg  
*Looking for Richard* de M. Hata & W.T. Hurtz  
*Lumumba* d'Al Pacino  
*Le Maître des éléphants* de Raoul Peck  
*Marion* de Patrick Grandperret  
*Matilda* de Manuel Poirier  
*Ma vie en rose* de Danny DeVito  
*Michael Collins* d'Alain Berliner  
*Microcosmos* de Neil Jordan  
*Mondo* de Claude Nuridsany  
*Mon Oncle* & Marie Pérennou  
de Tony Gatlif  
de Jacques Tati

## LES DOSSIERS PÉDAGOGIQUES édités par Les Grignoux

Le catalogue complet des dossiers pédagogiques édités par Les Grignoux est disponible sur le site WEB des Grignoux :

<http://www.grignoux.be/>  
à la page des dossiers pédagogiques

Pour tout renseignement :  
**Les Grignoux,**  
**9 rue Sœurs de Hasque, B-4000 Liège, Belgique.**  
 © : 32 (0)4 222 27 78  
 E-mail : [contact@grignoux.be](mailto:contact@grignoux.be)

*La Mouette et le Chat* d'Enzo d'Alò  
*Munk, Lemmy et C<sup>e</sup>* de Nils Skapáns & Jánis Cimermanis  
*Le Mystère des fées* de Charles Sturridge  
*La Nuit des Rois* de Trevor Nunn  
*Les Nuits fauves* de Cyril Collard  
*Othello* d'Orson Welles  
*Les Palmes de M. Schutz* de Claude Pinoteau  
*Le Petit Grille-Pain courageux* de Jerry Rees  
*Le petit monde des Borrowers* de Peter Hewitt  
*Pinocchio et l'Empereur de la Nuit* de Hal Sutherland  
*Princes et Princesses* de Michel Ocelot  
*La Promesse* de Luc & Jean-Pierre Dardenne  
*Les Puissants (The Mighty)* de Peter Chelsom  
*Raining Stones* de Ken Loach  
*Ressources humaines* de Laurent Cantet  
*Révélation* de Michael Mann  
*Roméo et Juliette* de Baz Luhrmann  
*Rosetta* de Luc & Jean-Pierre Dardenne  
*Salut cousin !* de Merzak Allouache  
*Shakespeare in Love* de John Madden  
*Sleepy Hollow* de Tim Burton  
*Smoke* de Wayne Wang & Paul Auster  
*Toto le Héros* de Jaco Van Dormael  
*The Truman Show* de Peter Weir  
*TwentyFourSeven* de Shane Meadows  
*La Vie est belle* de Roberto Benigni  
*Viens danser... sur la lune* de Kit Hood  
*Vincent et moi* de Michael Rubbo  
*Les Virtuoses* de Mark Herman  
*Vivre au paradis* de Bourlem Guerdjou  
*Voyage à Mélonia* de Per Ahlin  
*Les Voyages de Gulliver* de Dave Fleischer  
*Voyage vers l'espoir* de Xavier Koller  
*L'Art de l'animation* par Philippe Moins  
 Simenon au cinéma : à propos de  
*Monsieur Hire* de Patrice Leconte  
*Image par Image* le cinéma d'animation  
*La mer* un dossier thématique  
*L'animal et le règne humain* une approche pédagogique  
*Comprendre le sens d'un film* } sur six films récents  
*Les Jeunes à l'ombre des familles*  
*Enfants d'ailleurs* sur quatre films d'Asie et d'Afrique